

SOMMAIRE

Editorial	1
Dialogue : En écoutant le Président Koyibanda...	3
Jean Daniélou : L'Unité chrétienne devant les multiples religions	6
Dominique Nathomb : Foi et Religion chrétiennes	16
Paul Ricœur : Civilisation universelle et Cultures nationales	24
Jean Birara : L'aide étrangère et les problèmes de liquidité	39
Sixte Butera : Place de la psychiatrie et de l'hygiène mentale dans les programmes d'activité de Santé Publique au Rwanda	46

DIALOGUE

DIALOGUE N° 32
Mai-Juin 1972

Paraît tous les deux mois. Il publie des articles intéressants la vie chrétienne dans le monde d'aujourd'hui, en particulier au Rwanda.

Abonnements : Rwanda : Un an : 300 frs. rwandaie
Banque Commerciale du Rwanda n° 3778 Kigali
ou par mandat-poste Dialogue B.P. 572 Kigali
ou par un Economat Général.
Etranger : Un an : 300 frs. belges
CCP 313.66 Abbé J. Massion, Bruxelles.

Editorial

Plus d'une fois, nos lecteurs nous ont exprimé le souhait de trouver dans "Dialogue" des textes qui concernent le Rwanda.

Ce numéro répondra pleinement à leurs vœux.

Après nous être mis à l'écoute du Président Kabyinda, dans son discours du 26 octobre 1971, nous abordons un dossier de la plus grande actualité.

Longtemps, les nations ont vécu repliées sur elles-mêmes. Certaines n'ont connu la multiplicité des échanges à l'échelle mondiale qu'à une époque toute récente. La généralisation des moyens de communication de toute espèce a marqué le monde entier d'une traînée prodigieuse d'apports scientifiques et techniques. Comme une marée, souvent houleuse, de nouveaux usages, de nouvelles institutions, de nouveaux mythes sont venus battre les continents. On a pu dire, à juste titre, que le monde est devenu plus petit.

Le phénomène concerne tous les pays du monde. Mais il est, sans doute, plus sensible dans certains, voire dans la majorité des pays du Tiers-Monde qui vivaient encore de traditions parfois séculaires.

On ne saurait laisser au hasard le résultat de cette confrontation. C'est le rôle d'une revue qui veut aider ses lecteurs à réfléchir, de leur apporter les matériaux de base que requiert cette réflexion.

Pour répondre à ces exigences, ce numéro envisage la confrontation sur deux plans.

Au plan religieux d'abord. Y a-t-il un apport du christianisme aux religions traditionnelles ? Où se situe cet apport ?

Un texte du Cardinal Daniélou servira de point de départ à la recherche. Pour un lecteur pressé, ce texte très riche, mais rédigé naïvement, risque de créer de la confusion. Ainsi avons-nous demandé au Père Mothombi, qui a beaucoup étudié cette question pour la religion traditionnelle du Rwanda, de bien vouloir nous communiquer ses réactions à la lecture du texte de Daniélou.

Nous invitons nos lecteurs à ne pas séparer les deux textes. Le second est incompréhensible pour qui n'a pas lu le premier; celui-ci est incomplet sans la mise au point du second.

Dans un deuxième volet de la même confrontation, nous situons au plan culturel. Que vont devenir les cultures nationales sous l'impact de la culture mondiale dont nous percevons partout la manifestation ? Trop souvent, on a apporté à cette question des réponses simplistes, dictées par le sentiment plus que par la raison objective.

Le philosophe Paul Ricoeur situe exactement le problème s'efforce d'en esquisser une solution valable.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que le Comité de rédaction de la revue a donné le feu vert à ce texte, à cause de son caractère difficile. Mais si tout le monde n'a pas l'occasion de faire chaque jour de la philosophie, nul ne niera le plaisir que lui procure cette lecture philosophique sous la conduite d'un guide comme Ricoeur.

Dans une deuxième partie de ce numéro, nos lecteurs retrouveront avec plaisir deux noms déjà familiers. Jean Birsa, Gouverneur de la Banque Nationale, continue notre initiation aux problèmes financiers en les abordant, cette fois, à partir de l'aide étrangère.

Le Docteur Butera nous introduit dans un secteur médical assez neuf en Afrique, à savoir le secteur des maladies mentales, pour nous dire ce que le Rwanda envisage en cette matière.

Si les articles de ce numéro provoquaient quelques réserves de lecteurs, "Dialogue" en serait très heureux.

En écoutant le Président Kavibanda

Il n'est pas trop tard pour proposer à nos lecteurs une brève analyse du discours que prononça le Président de la République, à l'occasion de la fête du Gouvernement, le 26 octobre 1971.

Les élections communales et le Referendum avaient permis la mise sur pied, le 26 octobre 1960, du premier gouvernement autonome du Rwanda.

Beaucoup se réjouissent aujourd'hui de ce qui a été réalisé au cours de ces onze années. Les leaders de la démocratie ont droit à la gratitude du pays pour les nombreuses réalisations que cette démocratie a suscitées.

Une ombre au tableau, cependant. "Certains ont dévié, remarque le Président, par manque de droiture ou par méchanceté. Mais ils devront donner raison aux hommes au cœur droit, de loin les plus nombreux."

Le Président ne s'étend pas longuement sur les réalisations qu'il vient d'évoquer. On en trouvera un exposé étendu dans un travail en cours d'élaboration, centré sur le Referendum.

Il se propose plutôt de rappeler trois points qui doivent être les piliers de la fidélité du citoyen et qui sont de plus en plus difficiles à vivre quand le pays progresse. "Il n'est pas question, dit le Président, d'oublier le standing de vie, le progrès culturel et la paix. Mais je veux parler de développer un régime d'austérité à base de travail; de pousser plus avant le progrès du petit peuple; de répandre dans le pays un climat d'honnêteté".

o o o

Pour ce qui concerne le premier point : "régime d'austérité à base de travail", le Président prévoit l'objection : "Jusques à quand devons-nous continuer à vivre dans l'austérité, alors que nous possédons un certain bien-être ?"

Et de dire à ses auditeurs : "Vous pouvez répondre vous-mêmes à cette question, si vous voulez bien vous souvenir qu'un régime d'austérité consiste à travailler, à avoir un standing de vie qui corresponde à vos revenus, et à ne pas rêver de choses qui ne sont pas à votre portée".

"Cela ne veut pas dire, continue le président, que j'interdis les Mercédès. Mais il ne faudrait pas que vous acheminiez une Mercédès alors que vos revenus ne vous le permettent pas. Même si le gouvernement, de par ses propres moyens, ou grâce à l'aide extérieure, disposait de deux ou trois milliards de francs, il ne pourrait pas acheter une chose qui coûterait deux fois plus d'argent que la somme dont il dispose".

°°°

Pour ce qui concerne le deuxième point, à savoir le progrès du petit peuple, le Président, tout en rappelant que ce doit être le fait de tout citoyen, insiste auprès des leaders pour qu'ils fassent leur devoir.

"Tous ceux qui travaillent dans l'Administration, qu'ils soient Rwandais ou étrangers, doivent se demander : ce que je vais faire maintenant, va-t-il profiter au petit peuple ?"

C'est un profit d'un autre genre, un profit qu'on pourrait dire extorqué, que le Président va dénoncer à plusieurs reprises. Il ne faut pas que l'on profite d'un poste dans l'Administration pour se faire des revenus sur le côté, au détriment du travail qu'on doit fournir.

"Vous consacrer au petit peuple, continue le Président, ne signifie pas que vous devez avoir un coffre abondamment pourvu d'argent à distribuer à ceux qui viennent chez vous, poussés par l'intrigue et la démagogie. Ces gens doivent être éclairés : ils doivent savoir quels sont ceux qui leur disent la vérité et quels sont ceux qui les flattent, pour ne pas devenir le jouet de ces derniers."

Le Président exprime alors ce qu'il entend par ce deuxième point.

"Être au service du petit peuple veut dire ne pas le mépriser et l'arracher aux servitudes, notamment l'ignorance; l'aider, au contraire, à en sortir. Mais c'est surtout accomplir son travail en se demandant ce que cela rapporte au progrès du petit peuple, et dans quelle mesure ce travail aide le petit peuple à suivre les directives du gouvernement, dans quelle mesure cela l'éclaire, le met au travail. Et tout cela, s'accomplit dans la paix. Nous devons travailler dans la netteté."

°°°

Abordant son troisième point, le Président rappelle que le progrès de l'honnêteté est la source du développement du travail, de la richesse, de l'entraide et de la paix dont le pays a besoin. "Aucun habitant ne peut dire qu'il n'y a pas

eu de progrès au cours de ces onze dernières années. Les vies sont devenues plus abondantes, la richesse s'est accrue. Les institutions médicales, scolaires, les centres de tout genre pour la promotion des habitants, les moyens de locomotion modernes, tant à l'intérieur du pays, que vers les autres pays, se sont développés. On travaille sans contrainte et on vit bien. Nous pratiquons la coopération avec les pays amis, et cela fait progresser la république. La richesse du pays a profité à tous les habitants d'une façon tangible. L'habitat s'est amélioré. Ceux qui vivent de leur salaire peuvent maintenant gérer leurs biens et s'exprimer librement, alors que l'ancien régime les avait paralysés. Peut-on dire, dès lors, que le gouvernement de la République ne réalise pas leur promotion ?"

Et le Président, après avoir mentionné plusieurs catégories d'habitants : commerçants, cultivateurs et éleveurs, magistrats, enseignants, à qui la République a été bénéfique, continue : "Nombreux sont ceux qui connaissent les pays étrangers. Je voudrais cependant que tout le bien qui nous vient de l'étranger ne soit pas, comme autrefois, réservé à des privilégiés, faisant de la démagogie, et recourant aux faibles pour étayer leur méchanceté."

°°°

En guise de conclusion, le Président rappelle la belle coutume rwandaise qui veut qu'on s'entende et qu'on s'entraide.

Certains voudraient amorcer une propagande à l'encontre de cette coutume. "Ne suivez pas l'exemple de ceux qui se dévouent à la République, disent-ils. Que la République et la démocratie nous laissent tranquilles."

Et le Président de répondre : "Cultivez l'honnêteté, la droiture; appliquez-vous au travail et à connaître la loi. Celle-ci servira de guide à ceux qui hésitent sur la conduite à tenir."

Le Président termine son discours en souhaitant au pays une paix complète et le progrès de la démocratie.

"DIALOGUE"

L'Unité chrétienne devant les multiples religions

Note d'introduction

"Dialogue" n'a guère l'habitude de publier des articles qui ne soient pas originaux. Pas davantage des articles qui n'aient pas résonance locale.

Nous proposons cependant à nos lecteurs la lecture d'un texte du Cardinal Daniélou de portée générale sur l'unité de la foi chrétienne. Le texte a paru dans l'Observateur Roman en juin 1971.

À l'heure où l'Eglise est à la recherche d'un visage authentique dans les jeunes chrétiens d'Afrique, les lignes écrites par le Cardinal Daniélou jettent une vive lumière sur les problèmes soulevés par cette recherche : religions traditionnelles et religion chrétienne, foi et religion, unicité de la foi et diversité des religions, authenticité et renouvellement.

Avec une probité intellectuelle remarquable et un sens poussé des nuances, l'auteur de l'article fait une excellente mise au point. On voudrait bien apporter à la lecture du texte les mêmes qualités et éviter d'en isoler telle ou telle phrase qui, hors de son contexte, ferait dire à l'auteur le contraire de ce qu'il pense.

Nous avons numéroté les paragraphes du texte, afin de faciliter la lecture du texte suivant, du Père Rothomb, qui se réfère à cette numérotation.

1. La religiosité naturelle est une expression de l'homme; je veux dire par là que c'est l'homme qui, comme nous le dit Saint Paul dans les Actes des Apôtres, cherche Dieu à tâtons. C'est pourquoi les religions sont toujours quelque chose de très réel. Il y a un certain sens de Dieu, mais ce sens de Dieu est presque toujours plus ou moins perverti, plus ou moins faussé. Faussé par quoi ? Indiquons trois aspects.

L'IDOLÂTRIE

2. L'idolâtrie, mais l'idolâtrie n'est pas du tout la religion. L'idolâtrie est justement le contraire même de la vraie religion, car elle consiste à prendre une réalité de ce monde pour l'absolu, alors que le propre de la religion, c'est pré-

ciément de traiter Dieu seul comme Dieu. De ce point de vue-là, il peut y avoir de l'idolâtrie même dans le christianisme. L'idolâtrie est quelque chose qui peut se retrouver partout. Mais elle n'est pas la religion; elle est une déformation de la religion authentique. D'ailleurs faisons bien attention (et les historiens des religions nous mettent en garde) : quand les païens adoraient, croyons-nous, le soleil, ils savaient parfaitement que ce qu'ils adoraient, ça n'est pas cette boule de feu, mais c'est le soleil en tant qu'il est une hiérophanie, comme le dit Hérode le Grand, en tant qu'il est une certaine manifestation du sacré. C'est-à-dire que le païen vit dans un univers merveilleux où la nature lui parle de Dieu. Et c'est pourquoi les arbres, les sources et les fontaines, le soleil et les étoiles sont pour lui précisément des signes et des symboles du sacré.

Ce n'est pas à l'objet matériel que s'arrête son culte, mais à ce qui est saisi à travers ce symbole.

3. Je dois dire que cet univers est, à certains égards, aussi merveilleux que celui que la science moderne nous montre. Et j'ajouterais qu'il serait tout à fait faux de croire que le fait que la science fasse l'exploration de la nature, détruit la dimension religieuse de la nature. J'ai été frappé de voir comment, revenant de son voyage dans la lune, cet astronaute Américain disait que c'est avec joie qu'il avait redécouvert la lune vue de la terre, c'est-à-dire la lune telle qu'elle a enchanté les rêves de toutes les générations humaines, l'astre de nuit. Et le fait de savoir que la lune est un gros caillou dont nous connaissons maintenant la composition chimique, ne détruit absolument pas la signification hiérophanique de la lune telle qu'elle nous apparaît à travers la symbolique dans laquelle nous la voyons. Un homme complet est un homme qui est capable d'avoir à la fois une intelligence poétique, en donnant à poétique ce sens du symbole, si profond chez les païens, et qu'aujourd'hui nous risquons tellement de perdre, en sorte que notre mentalité "scientifiste", si je puis dire, finit par devenir totalement insensible à certaines dimensions du réel. Ceci n'est pas le progrès! C'est au contraire une espèce de mutilation. L'esprit complet, c'est celui qui sait à la fois se mouvoir dans le monde scientifique et dans le monde symbolique, pour qui le cosmos est en effet le lieu qu'exploire la science, mais est aussi, comme le dit Claudel, un livre qui nous parle de Dieu.

LA MAGIE

4. Il y a donc, dans les religions païennes, un mélange de valeurs réelles et d'impuretés. Cette impureté s'appelle l'idolâtrie au niveau des croyances, magie au niveau des rites.

Mais encore une fois, ne tombons pas dans l'idiotie de certains théologiens d'aujourd'hui qui parlent de magie dès qu'on parle de sacrements. C'est le contraire qu'il faut dire : c'est que déjà le sacrement est mystérieusement présent dans ce que nous appelons magie chez les païens. Quelle insulte, quel mépris des valeurs naturelles, et en particulier des valeurs païennes, que d'avoir toujours à la bouche comme insulte, "magie" et "idolâtrie" pour tout ce qui est religion ! C'est totalement confondre l'authenticité religieuse et les déformations des religions. Et je souligne cela, parce que ce sont des idées que nous rencontrons actuellement, continuellement répandues dans de petits bouquins de vulgarisation, et qui faussent totalement notre attitude missionnaire, en nous donnant une attitude absolument faussée à l'égard des non-chrétiens que nous avons à approcher. Ce qui, en particulier dans la formation des jeunes, aboutirait à une déformation profonde et à mettre du mépris là où il faut mettre du respect. D'ailleurs, l'une des choses dont l'homme d'aujourd'hui a le plus besoin, c'est d'apprendre le respect, alors que son attitude est si facilement celle du mépris. Or, le mépris est toujours l'expression de la suffisance, de l'orgueil et finalement de la bêtise. Mépriser quelqu'un, c'est être incapable de voir ce qu'il y a de bon en lui. C'est un manque de cœur mais c'est d'abord un manque d'intelligence.

LA DIVERSITE NATURELLE DES RELIGIONS

5. Enfin une dernière remarque - elle est capitale du point de vue que nous aurons à dire ensuite - en ce qui concerne les religions païennes, c'est qu'elles sont, par essence, multiples et diverses. Le domaine de la religion est le domaine de la diversité. Bien sûr, elles sont une, dans la mesure où elles expriment toutes une recherche de Dieu. Mais chaque peuple exprime cette recherche de Dieu à travers son génie propre. Il y a un génie religieux africain, et Dieu sait s'il est riche ! Et il ne faudrait pas le laisser perdre ni l'abîmer ! Il y a un génie religieux hindou, et nous savons quelles sont toutes les richesses et les séductions de l'hindouisme ! Il y a un génie religieux des antiques religions de l'Amérique, et il suffit d'aller au Mexique pour découvrir ce génie religieux, sauvage à certains égards, des Aztèques ou des Incas, mais il y avait en même temps une créativité religieuse incomparable et qui a suscité des œuvres qui constituent encore aujourd'hui des témoignages extraordinaires de l'attitude religieuse.

Il y a un génie religieux gaulois ! Et moi, ma religion, c'est la religion des Gaulois, au niveau de la religion. Je dirai tout à l'heure ce qu'est la révélation. Et quand je vais dans mon petit village de Locronan, dans le Finistère, je refais la

troménie, le tour de la montagne, qui est une vieille procession gauloise datant de l'époque des druides, qu'on a vaguement christianisée et qui reste cependant un témoignage de la religion des Gaulois. Je dirai que tout homme doit être fidèle au génie religieux de sa race ; c'est en ce sens-là que la conversion serait absurde. Il est absurde de vouloir faire passer quelqu'un dont le génie religieux est gaulois dans le génie religieux africain et inversement. C'est l'erreur que nous avons faite quand nous avons voulu convertir des Africains non pas à Jésus-Christ, mais à la manière dont les Gaulois vivaient Jésus-Christ. Il n'y a aucune raison qu'un Sénégalais devienne un chrétien de forme gauloise. Il faut qu'il soit un chrétien de forme sénégalaise. C'est-à-dire que tout peuple doit être absolument fidèle à lui-même. C'est là où certaines attaques contre des missionnaires ont pu être justifiées, dans la mesure où les gouvernants pouvaient avoir l'impression qu'on détruisait la spécificité nationale, qu'un chrétien était déraciné. Une chose dont nous avons à faire la démonstration, c'est que quand un Indien devient chrétien, il ne cesse pas pour autant d'être profondément Indien, y compris par sa sensibilité religieuse, par son génie religieux.

LE CHRISTIANISME S'EXPRIME A TRAVERS TOUTES CES DIVERSITES

6. Nous touchons ici à des problèmes essentiels, qui sont précisément aujourd'hui ceux de l'expression du christianisme à travers les différents génies religieux des peuples. Non pas simplement à travers des formes esthétiques, non pas simplement à travers les concepts philosophiques, mais à travers les génies religieux, à travers la forme propre que chaque race a d'atteindre le sacré ; à travers les signes et les symboles propres, qui sont liés pour chaque pays à tout son contexte ; à travers les formes de communauté propres ; à travers les ascèses spécifiques qui sont toutes différentes dans un pays et dans un autre. C'est un sacrifice que de se lever à cinq heures du matin en Norvège, mais c'est tout naturel lorsqu'on habite sur les bords du Nil. Les rythmes de l'existence sont absolument différents selon les races.

7. Il s'agit donc de reprendre le génie religieux, c'est-à-dire les attitudes fondamentales qui sont celles de chaque race à l'égard du sacré. Encore une fois, ceci est l'expression du respect pour cette dimension essentielle de tous les peuples qui est la dimension religieuse.

8. Mais me direz-vous alors, si les religions sont quelque chose de si beau, pourquoi vouloir convertir les membres de ces religions ? C'est précisément qu'avec le christianisme nous entrons dans un domaine absolument autre. Le christianisme n'est pas une religion parmi les religions - et en particulier l'erreur qu'il faut absolument exorciser, c'est l'i-

dée que le christianisme serait la religion de l'Occident, tandis que l'islam serait la religion du monde arabe, l'hindouisme, la religion du peuple indien. C'est absolument faux historiquement, car le christianisme a d'abord été une religion sémitique, nous ne devons pas l'oublier. Et le passage du message du Christ du monde sémitique dans le monde occidental a été une opération effroyablement difficile... la langue étant l'hébreu et l'araméen, les rites étant inspirés des rites juifs, les croyances étant inspirées des images de l'apocalypse juive. Le passage de ce christianisme exprimé en mots juifs dans le christianisme exprimé dans le monde grec et latin, a été quelque chose d'extrêmement laborieux. Nous avons déjà, dès l'origine, un témoignage de deux génies religieux radicalement différents. Car il n'y a rien de plus différent que les structures sémitiques, juives et arabes d'un côté, et les structures occidentales, grecques et latines, de l'autre. Nous savons très bien qu'en Orient nous avons les Eglises coptes, les Eglises arméniennes, les Eglises irakiennes, qu'il y a eu très tôt, dès l'origine, des Eglises indiennes; il y a eu des chrétiens en Inde dès la fin du I^{er} siècle. Nous savons très bien que, dès l'origine, le christianisme a eu ses diversités. Donc il est absurde de penser que le christianisme serait la religion de l'Occident.

Le christianisme n'est pas né en Occident. Les structures fondamentales du christianisme ne sont pas du tout marquées par l'Occident.

DIEU, QUI CHERCHE L'HOMME

9. Les religions sont l'expression de la manière dont l'homme cherche Dieu. La révélation chrétienne est exactement le mouvement inverse : ce n'est pas l'homme qui cherche Dieu, c'est Dieu qui cherche l'homme. C'est-à-dire que les religions sont l'expression de cette aspiration de l'homme vers Dieu. Le christianisme est l'affirmation que Dieu a répondu à cette recherche, et qu'il est venu vers l'homme. Nous sommes en présence de quelque chose qui est radicalement autre; d'un geste de Dieu, et non pas d'un geste de l'homme.

A cette attente des hommes cherchant à tigras, Dieu a répondu en se disant lui-même. Jusque-là, c'étaient les hommes qui parlaient de Dieu plus ou moins mal; ce jour-là, c'est Dieu qui a parlé lui-même dans son Verbe. C'est pourquoi le christianisme, continuant d'ailleurs sur ce point l'Ancien Testament, est essentiellement l'audéion à la Parole de Dieu et non plus à la Parole de l'homme.

10. Le Christ n'est pas un fondateur de religion, comme Bouddha, comme Mahomet, comme Orphée, comme Zoroastre, si le

Christ n'était qu'un fondateur de religion, il n'y aurait pas de différence. Il n'y a de christianisme que parce que le Christ est la Parole même de Dieu. Et c'est pourquoi l'autorité de Jésus-Christ est absolument autre chose que l'autorité de Mahomet, de Bouddha ou de Zoroastre. Mahomet, Bouddha, Zoroastre sont de grands hommes religieux.

11. Romano Guardini disait : "Nous ne sommes pas de grandes personnalités religieuses, nous sommes des serviteurs de la Parole. Et ce que nous enseignons n'est pas nôtre. Ce dont nous témoignons, c'est de ce que Dieu a dit. Notre discours n'est pas un discours humain, c'est une Parole divine dont nous sommes simplement les témoins, que nous avons à exprimer dans notre langage, mais qui n'est pas notre parole."

POI ET RELIGION

12. Du point de vue qui est le nôtre, il ne s'agit pas de cette recherche de Dieu à travers la nature qui constitue l'essentiel de la religion, il s'agit essentiellement de la foi en un événement. C'est pourquoi apparaît avec le christianisme la notion de foi. Ce mot de foi ne fait pas du tout partie du vocabulaire des religions. Dans la langue des religions, nous entendons parler de sentiment religieux, d'expérience religieuse. C'est en effet le domaine de la religiosité. Mais dans le christianisme, il s'agit essentiellement de la foi en un événement, et en un événement qui ne va pas du tout de soi. Autant la religion est naturelle, autant la foi est surnaturelle. Et c'est bien pourquoi la foi est plus difficile que la religion, c'est pourquoi le fait de croire à la résurrection de Jésus-Christ, de croire à la conception virginale, de croire à la présence réelle, sont des choses, assurément, beaucoup plus difficiles que d'avoir un certain sentiment religieux.

13. On confond très souvent les deux. Nous entendons parfois des jeunes qui disent : "Je ne vais plus à l'église, je ne vais plus à la messe parce que ça ne me dit rien, parce que je ne sens rien..." Mais cela, c'est sur le plan du sentiment religieux, de la sensibilité religieuse, qui sont liés à toutes sortes de fluctuations, cela n'a rien à voir avec la foi. Vous avez des gens qui ont beaucoup de sensibilité religieuse et qui n'ont pas du tout de foi, et vous avez par contre des gens de foi qui sont secs comme des triques au point de vue de la sensibilité religieuse; j'en connais, surtout chez les hommes. Vous avez des hommes de grande foi mais qui n'éprouvent jamais rien, et qui s'ennuient profondément après cinq minutes de méditation. Cela ne veut pas dire du tout que ce ne soient pas des gens d'authentique foi; ce sont des domaines différents. Le domaine de la foi est de savoir si nous estimons que Jésus-Christ est un témoin véritable, et si sur la foi de sa Parole, nous pouvons croire à cette chose incroyable,

non pas que Dieu existe, car il n'est pas du tout nécessaire d'être chrétien pour croire que Dieu existe, mais que Dieu est fait homme.

Et ça, c'est un paradoxe. C'est tout le contenu du message chrétien : Dieu est venu vers nous. C'est le message du salut.

DES FAITS, NON DES MYTHES

14. C'est ce qui fait également que l'essence de la foi chrétienne porte sur un événement, sur quelque chose qui est inscrit dans l'histoire. Il est très frappant de voir que les livres sacrés des religions païennes nous rapportent toujours des mythes cosmologiques. Le livre sacré des chrétiens est essentiellement une histoire. Il rend témoignage aux événements, d'abord au peuple ancien, et ensuite de la vie de Jésus-Christ. Ce dont témoigne l'Écriture, c'est que le Verbe s'est fait chair, c'est qu'il a ressuscité son corps, c'est que l'Esprit Saint est descendu sur les Apôtres, et que cette histoire sainte continue dans la mesure où nous sommes toujours dans un monde où Dieu intervient dans son Église, à travers ses sacrements, à travers ses inspirations, à travers son Gouvernement. Être chrétien aujourd'hui, c'est témoigner que nous sommes encore de l'histoire sainte, c'est-à-dire qu'il y a un lieu au monde où Jésus-Christ continue d'accomplir son dessein.

15. Ceci implique du même coup que le christianisme n'est pas quelque chose qui concernerait un seul peuple, mais qu'il est par essence un événement qui concerne la totalité de l'humanité. Parce qu'un événement est, par essence, unique. Cet événement, Jésus-Christ, a eu lieu à une certaine période de l'histoire, et à une période du temps, mais il est un événement qui concerne toute l'humanité, qui vise la nature humaine dans son ensemble, qui a un caractère officiel, qui est une démarche publique de Dieu, et par conséquent par là même absolument universel, s'adressant ainsi à tous les hommes.

Ceci, le Christ l'a d'abord accompli à l'intérieur d'un peuple à un moment du temps, mais dès l'origine, il a envoyé ses apôtres annoncer l'événement (car les apôtres sont essentiellement les témoins d'un événement, les témoins de la résurrection), annoncer cet événement sauveur aux membres de toutes les religions du monde, et Saint Paul arrivant à Athènes, à l'Aréopage, dit aux païens : "Ce Dieu caché que vous cherchez, l'Aréopage, dit aux païens : "Ce Dieu caché que vous cherchez, et tiennent qui mettaient des statues partout dans les rues, et dont la vie était scandée de fêtes religieuses", ce Dieu que vous cherchez à tâtons dans votre piété, ce Dieu c'est maintenant et je vous l'annonce." C'est-à-dire : ce qui était chez vous recherche obscure est maintenant, par la réponse

même de celui que vous cherchiez, réalisé dans toute sa réalité, et, en Jésus-Christ, Dieu se fait connaître dans la plénitude de ce qu'il est. C'est ce qui fait que la révélation chrétienne est quelque chose qui constitue une sorte de contrepartie de l'attitude religieuse : l'attitude religieuse est un mouvement qui va de bas en haut, la révélation est un mouvement qui va de haut en bas, qui est essentiellement une venue de Dieu.

SE CONVERTIR, C'EST MOINS CHANGER QUE S'ACCOMPLIR

16. Cet événement, nous aurons à l'annoncer aux hommes de toutes les religions. Est-ce qu'en le leur annonçant, nous leur demandons de changer de religion ? Non, pas du tout. Nous leur demandons simplement de changer un plan de la religion au plan de la foi ; ils ne renouent pas à leur religion, ils l'accomplissent. Ceci nous donne le droit de dire qu'un Africain animiste, qu'un Indien hindouiste, qu'un Arabe musulman, qui reconnaît Jésus-Christ, ne renie rien des valeurs de ce qu'était sa religion, mais confesse en Jésus-Christ la réponse à cette recherche. À condition toutefois, qu'il reçoive la Parole de Dieu à sa manière : c'est-à-dire que cet Indien reçoive la Parole de Dieu à la manière indienne, que cet Arabe reçoive la Parole de Dieu à la manière arabe, que cet Africain reçoive la Parole de Dieu à la manière africaine, et que ce Gaulois reçoive la Parole de Dieu à la manière gauloise. C'est-à-dire que chacun vive la Parole de Dieu selon la génie propre de sa race. C'est là ce qui nous fait découvrir et c'est fondamentalement - où doit être l'unité et où doit être la diversité.

L'UNITÉ DE LA FOI...

17. L'Église doit être une et l'Église doit être diverse. Et je dirai que beaucoup d'erreurs aujourd'hui seraient de mettre la diversité là où elle ne doit pas être et l'unité là où elle ne doit pas être. Car l'unité doit être dans la foi, et là il n'y a pas de pluralisme ; il n'y a pas de pluralisme de la foi, car la foi porte sur un fait, et c'est oui ou non.

18. Oui ou non le Christ est-il ressuscité ? Et les deux sont totalement exclusifs l'un de l'autre. Oui ou non le Christ est-il vraiment présent dans l'Eucharistie ? C'est oui ou non. Et de ce point de vue-là, la foi est absolument univoque. Et il n'y a aucune différence entre la foi d'un Indien chrétien, la foi d'un Chinois chrétien, la foi d'un Occidental chrétien. D'ailleurs il est très important de dire à ce sujet que de toute manière, ce qui fait que les hommes "sont un" est plus important que ce qui fait qu'ils sont divers. Ceci est vrai au niveau de la foi, est vrai aussi au niveau de

l'humanité. Il faut toujours rappeler le mot du Père Lebbe disant, quand il est arrivé en Chine, que ce qui l'a frappé, ce n'est pas combien les Chinois étaient différents des Belges, mais au contraire combien ils étaient semblables. C'est-à-dire, qu'il y a plus de choses communes entre deux hommes de deux races différentes qu'il n'y a de choses qui les séparent. Tout ce qui relève de la qualité du coeur, tout ce qui relève de la justesse de l'esprit. Par conséquent ici n'accusons pas les différences comme on risquerait parfois de le faire aujourd'hui, jusqu'à une espèce d'incommunicabilité entre les races ou entre les peuples. Rien n'est plus faux. Et le fait même qu'aujourd'hui les hommes de toute race ou de tout peuple se retrouvent en ayant en commun la science, en ayant en commun des valeurs d'humanisme fondamental, montre à quel point l'humanité est d'abord une, ceci est essentiellement vrai au niveau de la foi.

... ET LA DIVERSITE LEGITIME DE LA RELIGION

19. Par ailleurs, il est essentiel que la diversité des génies religieux, comme la diversité des génies linguistiques, comme la diversité des génies culturels subsiste. Pourquoi ? Parce que cette diversité de l'humanité fait partie du dessein de Dieu. On oppose quelquefois à cela l'affirmation de la tour de Babel, parce qu'il semble que c'est à partir de la tour de Babel que les gens ont parlé des langues diverses. Je vous précise que c'est faux car, dans la Bible, la tour de Babel apparaît au chapitre 10, et au chapitre 9 il y a ce qu'on appelle le tableau des peuples et l'on explique que Dieu a voulu les diversités de l'humanité d'après les familles, d'après les pays et d'après les langues. C'est-à-dire que la Tour de Babel n'est pas du tout l'expression que la diversité des langues peut devenir l'instrument des divisions et des oppositions entre les hommes.

Il est très intéressant que ce chapitre 9 appartienne, du point de vue exégétique, au même document que le chapitre 1, au document sacerdotal : le chapitre 1 de la Genèse est un hymne d'action de grâce devant les diversités de la nature : il y a le ciel et les étoiles, il y a les arbres, il y a les poissons, et il y a finalement l'homme. Le chapitre 9 est un hymne d'action de grâce devant les diversités des hommes.

20. Il faut donc dire que les diversités de l'humanité font partie du dessein de Dieu, mais bien entendu à condition que ces diversités soient en même temps des diversités à l'intérieur d'une unité. Et donc tout le problème sera ici de faire en sorte - et c'est finalement tout l'effort missionnaire authentique - que cette Parole de Dieu, cette Parole universelle,

soit annoncée à tout homme mais, en même temps, en tenant le, cette Parole soit reçue par tout homme et par tout peuple à sa manière propre, de façon que cette diversité des génies religieux se retrouve dans les diversités du christianisme, et que l'Eglise soit cette épouse à la robe bigarrée dont parle le psaume, qu'elle soit l'unique épouse de Jésus-Christ, mais que cette épouse ait une robe bariolée, c'est-à-dire une robe faite de toutes les diversités qui sont celles des peuples, des cultures et des rites.

Je pense que, dans cette perspective, nous voyons comment on peut poser à des jeunes d'aujourd'hui ce problème, et répondre à cette question : annoncer Jésus-Christ n'est absolument pas un acte d'impérialisme ou de mépris à l'égard des religions non-chrétiennes. On peut parfaitement, et on doit le faire dans le respect de ce que sont ces religions. Quand on nous pose la question de savoir : mais enfin, qu'en est-il de nous ? Eh bien, nous, notre religion c'est finalement l'antique paganisme de nos pays, car au fond nous sommes simplement des païens qui avons été évangélisés avant d'autres païens, mais le problème est uniquement une différence de chronologie, et qu'est-ce que c'est que deux mille ans dans les chronologies qui sont celles de l'histoire de la terre !

LE CHRIST ASSUME TOUTE L'HUMANITE

21. Il y a deux mille ans, nous étions des païens gaulois. Nous avons eu la grâce d'avoir reçu la Parole de Dieu avant certains païens de l'Inde ou de la Chine, mais c'est uniquement une question de temps. Et c'est pourquoi je le redis encore en finissant : de même qu'il est légitime que des païens de l'Inde ou que des païens de l'Afrique expriment leur foi à travers les formes du génie religieux de leur peuple, de même il est naturel que nous aussi, notre foi en Jésus-Christ s'exprime à travers les formes qui étaient celles de l'antique religion païenne de nos ancêtres. Et qu'à ce point de vue-là, le rythme de nos fêtes, les lieux saints que nous vénérions, tout ce qui relève ainsi de ces ressorts des valeurs religieuses païennes dans la foi chrétienne, ceci a sa place dans notre religion occidentale. L'expression de cette extraordinaire mariage, peut-on dire, de la révélation et de la religion qui ne s'excluent pas l'une l'autre mais qui se complètent l'une l'autre, est quelque chose d'admirable. De même que le Christ est venu assumer toutes les valeurs de l'humanité, comment n'aurait-il pas assumé, d'une manière privilégiée les plus précieuses de ces valeurs de l'humanité, c'est-à-dire ses valeurs religieuses ?

22. Le Christ a assumé l'homme tout entier, et donc aussi l'homme religieux de tous les peuples et de toutes les races.

Foi et Religion chrétiennes

A PROPOS DE L'ARTICLE DU CARDINAL DANIELOU : L'UNITÉ CHRÉTIENNE DEVANT LES MULTIPLES RELIGIONS (1)

Il serait malvenu d'imaginer un "contre-article" à la suite de l'exposé brillant, trop brillant parfois, du Cardinal Daniélou. Les idées proposées ci-dessus par l'éminent théologien jésuite ont été maintes fois énoncées par lui, par exemple dans "Oraison, problème politique", chap. 6, pp. 83 et ss., et, plus récemment, dans "Théologie d'aujourd'hui et de demain" (collectif), p. 65 et ss. Dans les pages reproduites plus haut, l'auteur fait usage de certains "accouros" et joue parfois trop facilement sur les mots, de telle sorte que le lecteur attentif ou bien se demande quels sont les sous-entendus passés par préterition, ou bien les devine à la lumière des autres écrits du Cardinal.

De par ailleurs, les thèses principales de son article sont excellentes, solides, fermes, précises - parfois trop. Nous en avons tiré profit nous-même maintes fois dans divers articles et dans un cours donné aux rhétoriciens du Séminaire Saint Paul, à Kigali, sur "La religion traditionnelle et le christianisme". C'est donc en disciple et non en critique que nous pensons utile, à la demande de la rédaction de "Dialoque", de montrer que certaines affirmations du texte ci-dessus réclament quelques nuances et supposent une certaine prudence lorsqu'il s'agit de les appliquer au problème très concret de l'appréciation chrétienne de la religion traditionnelle du Rwanda.

On sait que ce problème est un des plus importants, et des plus délicats, soumis à la réflexion actuelle des chrétiens de notre pays.

I. QU'EST-CE QUE LA "RELIGION" ?

Ne disons rien des premiers paragraphes concernant "l'idolâtrie" et la "magie", qui sont particulièrement négligés et raccourcis. Mais ils ne touchent pas, nous semble-t-il, le cœur du sujet.

Les paragraphes suivants sont meilleurs. Ils traitent de la diversité des religions, de la distinction entre "religion" et "foi", de l'unité de la foi et de la diversité des religions. Mais c'est justement dans ces passages qui sont les

plus importants qu'une ambiguïté constante n'est jamais levée: qu'est-ce qu'une "religion"? On passe, en effet, sans avertir, comme nous allons le voir, entre des sens assez divers du mot, avec le risque d'entraîner le lecteur non prévenu à des confusions ou à des applications erronées.

Essayons de relever les sens multiples du mot "religion" dans le texte du Cardinal Daniélou.

a) Le premier usage du mot désigne "la seule relation de l'homme avec Dieu" ("traiter Dieu seul comme Dieu", No 2). Dans ce cas, tout le domaine des relations de l'homme avec Dieu, toutes causes multiples et transcendantes, celui de la magie, diverses croyances en une existence de l'homme au-delà de la mort, ou tout simplement toute la symbolique spirituelle qui découvre l'au-delà des choses, etc., sont exclues de la religion. Mais dans ce cas, on ne voit pas pourquoi la véritable foi, je veux dire cette attitude du cœur, faite d'accueil, de confiance et d'adhésion personnelle à un Dieu perçu comme personnel, s'opposerait à la "religion" ou même s'en distinguerait, sinon comme la partie (principale) du tout? Or toute la démonstration du Cardinal Daniélou se base sur cette opposition entre foi et religion, ou au moins sur leur distinction essentielle! C'est donc, supposons-nous, que lorsqu'il parle de cette opposition, le mot "religion" a un autre sens que "traiter Dieu seul comme Dieu": la foi, en effet, est la manière la plus parfaite de se situer devant Dieu.

b) Parfois, "religion" signifie, sous la plume de notre auteur, le "génie religieux", ou "la dimension religieuse d'un peuple ou d'une culture" (Nos 6, 7, etc.), ou le "sentiment religieux", ou même la "religiosité" (No 13), à savoir: "l'attitude fondamentale de ce peuple par rapport au sacré" (No 7). Ici encore, il y a des équivoques à dissiper. Par exemple, qu'est-ce que le "sacré"? Certainement pas le Dieu unique, seulement. Il s'agit évidemment d'une notion plus large. Mais que désigne-t-elle? D'après certains auteurs, le "sacré" appartient au monde créé, mais n'est pas un "en-soi". L'"en-soi" de toute créature est "profane". Le sacré, c'est la relation, mise par l'homme, ou reconnue par lui, entre cet objet et la ou les Puissances transcendantes à ce monde dont il admet l'existence. Pour Daniélou, au contraire, il semble que le "sacré" soit un "en-soi" - justement, telle ou telle Puissance transcendante que l'homme atteint. Mais en quel consiste-t-il au juste, à ses yeux? On aurait été heureux qu'il le précise.

Autre réflexion: dans la mesure où la religion désigne le sentiment religieux, qui relève de la psychologie et de l'expérience, elle se distingue certes de la foi, qui est un don de Dieu, gratuit, accordé à l'homme humble et accueillant à cette grâce; et qui est une adhésion à la Personne de Jésus,

transcendant l'expérience psychologique. Mais toi de nouveau, il ne faut pas accuser ou exagérer la distinction ou l'opposition. La foi n'est pas une sorte d'entité "anormale" sans aucune attache avec la psychologie ou l'expérience. Alors, en parlant du dégoût des jeunes pour qui aller à la messe "ça ne leur dit rien", affirmer que "cela n'a rien à voir avec la foi" (No 13), est de nouveau trop dire - ou trop peu. On comprend ce que veut dire l'auteur. Mais une phrase à l'emporte-pièce risque d'être mal comprise. Oui, la foi peut être aride et privée de sentiment. Mais la privation du sentiment religieux peut aussi avoir beaucoup à voir avec la foi.

ce qui est une définition réquente mais restrictive de la religion par rapport à a. et à b. C'est à ce sens qu'on s'arrête souvent de nos jours lorsqu'on oppose, ou distingue, "religion" et "foi". La "religion" est la recherche (ascendante) que l'homme entreprend pour rejoindre Dieu; la foi (on ferait mieux de dire : la révélation) est la démarche descendante de Dieu venant rejoindre l'homme.

Dans ce sens, il est bien vrai d'affirmer que le Christ est venu avant tout apporter une révélation, à laquelle l'homme répond par la foi. Mais il est trop sommaire d'ajouter que le Christ "n'est pas à la fondation de religion" (No 10). Certes, il ne l'est pas à la manière de Zoroastre, Orphée, Bouddha ou Mahomet (ibid.). Cependant Jésus est venu nous apporter (nous enseigner et nous rendre capables, par l'Esprit qu'il nous a donné et qui demeure en nous) une nouvelle manière, véritablement sienne, de nous approcher de Dieu et d'exprimer cette approche. Qu'est-ce que l'adoration en Esprit et Vérité, le culte spirituel, l'offrande de notre obéissance et la charité fraternelle comme expression de notre amour de Dieu, sinon une "religion" (au sens qui vient d'être dit), proprement chrétienne ? Le baptême, au nom de Jésus, le pardon des péchés reçu par la parole des apôtres, l'eucharistie, etc., ne relèvent-ils pas de cette "religion" apportée et "fondée" par Jésus ? Si Jésus n'est pas que, ni principalement un fondateur de religion nouvelle, il est cela aussi. Ne réduisons pas ce qui est complexe.

Et la foi elle-même ? Est-elle seulement accueil passif ou n'est-elle pas aussi adhésion, réponse, confiance, donc "oui" ?

cherche de Dieu par l'homme ? : n'est-elle donc pas aussi une démarche typiquement religieuse ("l'attitude religieuse est un mouvement qui va de bas en haut" (No 15) : la foi n'est-elle pas cela, puisqu'elle est réponse de l'homme à la Parole et son adhésion à la Parole est à "l'événement" Jésus ?)

II. NATUREL ET SUPERNATUREL

Une autre affirmation du Cardinal échoie sous sa plume : "autant la religion est naturelle, autant la foi est surnaturelle". Encore tranché et, par le fait même, inexact. Le Père Daniélou a écrit jadis un excellent livre intitulé : "Les saints païens de l'Ancien Testament". Il y montre que des hommes qui n'appartenaient pas au peuple de l'Alliance mosaïque sont considérés par la Bible elle-même comme des "saints", donc des aints de Dieu qui ont vécu dans sa grâce. Ces hommes appartenaient justement aux "religions" (païennes). Tant d'auteurs actuels - en plein accord avec le Cardinal Daniélou - estiment que ces religions relèvent de l'Alliance noachique, laquelle, selon Genèse 9, 8-17, est une véritable alliance (le mot revient 7 fois dans ce passage) entre Dieu et les hommes. S'il en est ainsi, comment retrancher cette sainteté et cette alliance du domaine des relations "surnaturelles" entre Dieu et l'homme et entre l'homme et Dieu ?

De par ailleurs, n'y aurait-il de "foi" que là où la foi en la révélation judéo-chrétienne est vérifiée ? N'y a-t-il aucune "aube de la foi", comme disait Paul VI, dans un certain commencement de foi, dans toute recherche que l'homme entreprend vis-à-vis de son Créateur ? Certes, la foi chrétienne est une réalité nouvelle, don de Dieu accordé par l'Esprit du Christ Ressuscité à ceux qui ont reçu le message des apôtres. Mais la foi d'Abraham n'est-elle pas une vraie foi ? Et la foi musulmane ne se rattache-t-elle pas à la foi d'Abraham ? Bien plus, la foi de Moï, ancêtre de toutes les religions, est considérée par l'Eglise aux Hébreux (II, 7) comme une foi "surabondante". La frontière entre la croyance confiante du "païen" envers son Dieu et la foi d'Abraham envers Yahvé est-elle si nette qu'il n'y ait rien de la seconde dans la première ?

III. "NE RIEN REVIER DES VALEURS DE SA RELIGION (NON CHRETIEN-NE)"

Il nous faut aborder maintenant deux passages qui nous paraissent les plus ambigus de tout l'article - cette ambiguë étant la conséquence normale des précédentes.

Au No 16, on nous dit : "Un' Africain animiste... qui reconnaît Jésus-Christ ne rend rien des valeurs de ce qu'était

sa religion, mais confesse en Jésus-Christ la réponse à cette recherche".

De quelle "religion" s'agit-il d'abord ? Est-ce la seule "relation exacte de l'homme avec Dieu" ? Alors, bien sûr, il n'a rien à renier.

On est-ce le "sentiment religieux", la "dimension religieuse", l'expérience religieuse, la religiosité, etc. ? Dans ce cas encore, nous accorderions volontiers qu'il n'a rien à renier de valable - bien que le Cardinal Daniélou a tellement insisté sur l'opposition entre cette religiosité et la foi (voir No 13) : ce qui se passe au plan du sentiment religieux "n'a rien à voir avec la foi" ! qu'on éprouverait quelque malaise à acquiescer si on n'avait lu d'autres de ses études sur la question...

Mais si la "religion" veut dire, comme souvent dans l'article, l'expression du sentiment religieux, de cette "attitude de l'homme devant le sacré", ou de sa "recherche de Dieu", on peut penser que certains rites et certaines croyances qui, en régime de la révélation noachique (= recherche de Dieu à travers l'expérience des réalités de ce monde et de l'expérience humaine) avaient une vraie valeur, doivent être rejetés lorsqu'on se trouve dans le régime de l'alliance chrétienne avec Dieu.

Cela est déjà vrai de certaines valeurs religieuses de l'Ancien Testament, par exemple le sacerdoce lévitique ou la circoncision, etc., qui sont devenues caduques lorsqu'apparaît Jésus-Christ. A fortiori, cela s'applique à des rites des religions non révélées, comme ceux de la religion traditionnelle du Rwanda. Ainsi, on peut estimer que le *guterukera* (offrande aux défunts en vue de les apaiser) et même le *kubandwa* (consécration de soi à Lyangombe), et combien d'autres *mihangos* (coutumes), avaient une valeur positive dans le régime de la tradition religieuse du Rwanda, comme expressions d'une recherche sincère du monde transcendant, donc finalement de Dieu. Mais lorsque le Rwanda passe du régime de sa religion traditionnelle, valable en tant que religion, à celui de la foi chrétienne, il nous paraît évident qu'il doit renier quelque chose de ces rites, puisque, en régime chrétien, ils ont perdu la valeur qu'ils avaient auparavant. Ils ne peuvent pas exprimer la foi en Jésus-Christ : ils supposent, en effet, une tout autre conception du salut et du rôle des défunts dans la condition des vivants que celle transmise par la révélation évangélique.

Comme nous l'avons déjà exposé brièvement dans un autre article de "Dialogue" (2), pour juger de la valeur religieuse d'un rite ou d'une croyance, donc d'une "religion" dans le sens précisé plus haut, il faut se mettre dans la perspective

historique, selon laquelle, des réalités qui ont une valeur positive dans une première étape du dessein de Dieu, la leur perdent dans une étape suivante. Et pour juger de la valeur chrétienne des éléments d'une religion, il faut éviter de comparer tel rite de cette religion (par exemple) avec tel rite semblable comme expression de la foi chrétienne : mais prendre l'ensemble de toute la conception des relations de l'homme avec les puissances transcendentes, dans cette religion, et comparer globalement cette vision (qui est très cohérente, dans la religion traditionnelle du Rwanda) avec toute la vision synthétique de la relation avec Dieu enseignée par la révélation chrétienne.

Dans ces conditions, se convertir est certes "s'accomplir" mais aussi, n'en déplaie au Cardinal, "changer" (No 16) et même renoncer. Le concept biblique qui comporte une rupture, alors qu'il inclut un retournement qui apporte sa vérification. De nouveau, que la continuité y trouve aussi sa vérification. De nouveau, évitons toute "réduction", que ce soit dans un sens ou dans un autre. La vérité est dans l'équilibre.

IV. "NOTRE RELIGION EST LE PAGANISME GAULOIS"

L'autre passage sur lequel nous achoppons se trouve au No 20. "En bien, nous dit le Cardinal au nom des chrétiens français, notre religion c'est finalement l'antique paganisme de nos pays" - à savoir le "paganisme gaulois". Eh bien, non. Sauf si par "religion" on entend seulement tel ou tel élément périphérique de cette religion gauloise, comme le "rythme des fêtes" etc. (Mais pourquoi plus ces épiphénomènes accidentels que d'autres ?) j'espère que la religion des chrétiens français est tout bonnement la religion nouvelle apportée par Jésus-Christ, c'est-à-dire la relation nouvelle de l'homme avec Dieu, dont la première est la foi en lui ; et les expressions majeures de celle-ci : la charité, l'espérance eschatologique, l'oblation de soi, le sacrifice spirituel, le baptême, l'eucharistie, l'obéissance filiale à Dieu, la vie selon l'évangile, etc., qui n'ont vraiment rien à voir avec la religion gauloise ! que les Gaulois trouvent alors un langage concret conforme à leur génie religieux, est une nécessité sur laquelle nous sommes pleinement d'accord avec le Cardinal Daniélou. Et que ce langage doive être autre dans le contexte culturel africain est évident. Mais encore une fois, la religion du chrétien français n'est pas une sorte de "religion gauloise christianisée" : elle est, je suppose, un christianisme (c.-à-d. une foi et un comportement selon l'évangile, donc une religion) dont l'expression concrète sera partiellement gauloise. Je dis "partiellement", car il y a des gestes et des expressions religieuses qui appartiennent à toutes les cultures humaines, et qui ne seront donc pas uniquement gauloises.

C'est tout différent. Et à condition que ces expressions soient jugées, par la foi en Jésus-Christ, comme susceptibles de traduire celle-ci valablement; qu'elles soient donc desolidarisées d'une vision religieuse non compatible avec la révélation évangélique.

De même, la religion du chrétien rwandais sera un christianisme - c.à-d. cette même foi et ce même comportement selon l'évangile - dont l'expression concrète sera, en partie, typiquement rwandaise. Je dis de nouveau : en partie, car les Rwandais ne sont pas des hommes d'une autre espèce humaine que les autres : il est bien probable que leur symbolique religieuse rejoints, en bien des points, les "génies religieux" d'autres cultures... Mais à la même condition que ci-dessus, que ces expressions religieuses soient reconnues, par la foi en Jésus-Christ, comme traduisant authentiquement celle-ci.

Tout cela peut paraître des jeux de mots. Oui, si on utilise le mot "religion" tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, sans que le lecteur soit chaque fois averti. Mais alors on se moque de lui : on pourrait avec le même mot énoncer en effet deux propositions contraires. Ainsi, on peut dire avec autant de vérité, qu'il y a une seule religion chrétienne ou qu'il existe des religions chrétiennes multiples; ou qu'il n'y a pas de religion chrétienne du tout, mais seulement une foi chrétienne et des religions non-chrétiennes... Mais il faudrait préciser alors chaque fois le sens qu'on donne au mot "religion". Ce qu'on peut regretter dans l'article du Cardinal Daniélou, c'est d'avoir, dans sa hâte, négligé ces discernements. Avec une bonne grille d'interprétation, ces pages sont excellentes et très opportunes. Mais le lecteur "moyen" aura-t-il cet outil à sa disposition ? Et s'il ne l'a pas, ne va-t-il pas s'embourber dans un labyrinthe plein d'embûches ?

V. LES THESES PRINCIPALES

Pour terminer d'une manière plus constructive, pouvons-nous risquer de résumer, en quelques phrases, l'essentiel du contenu réel de l'article du Cardinal ?

a) Les religions qui relèvent de la révélation cosmique (c.à-d. qui relèvent d'une disposition divine selon laquelle l'homme - aidé secrètement par Dieu - devient capable de le chercher et de le trouver, bien que à tâtons, à partir de sa condition terrestre), ces religions-là sont nécessairement multiples.

Le mot "religion" est pris dans le sens, soit de la relation (passive ou active) de l'homme avec une Transcendance ("recherche" comme personnelle ou impersonnelle, avec ou sans nom);

soit d'un système de croyances, de rites et de comportements qui expriment cette relation. Ces religions sont locales (= "païennes", c.à-d. de tel terroir, de tel peuple), culturelles, aussi nombreuses que les diverses cultures.

b) Le christianisme est un phénomène unique et incomparable dans le monde des religions. Il est d'abord un Evénement et une Révélation venant de Dieu, et il est cela avant tout. Il est aussi un accueil, par l'homme, de cette intervention divine gratuite, puis une réponse, une confiance, une adhésion de cet homme à l'offre divine. Cette relation nouvelle, don de l'Esprit du Père et du Fils, c'est la foi, mais aussi tout le comportement chrétien, culturel et moral, qui découle de cette foi. C'est donc une foi et une religion issue d'elle. En ce sens, il n'y a qu'une foi et qu'une seule religion chrétienne. "Religion" signifie ici la relation de l'homme au Dieu révélé par Jésus-Christ, et tout ce que cette relation implique d'attitude intérieure, mais aussi : d'assentiment doctrinal, de pratique sacramentaire et de conduite morale, telles que Jésus-Christ les a instituées.

c) Toutefois, les expressions concrètes de cette foi unique et de cette religion unique seront diversifiées et multiples : chaque peuple, chaque culture et, même en certains cas, chaque homme chrétien, pourra, ou devra en trouver la traduction la plus authentique et la plus conforme à son "génie religieux", ou à son "sentiment religieux". Ainsi, la foi et la vie évangélique d'un Africain, d'un Rwandais par exemple, pourront et devront normalement s'exprimer dans des formes, des gestes, des coutumes, etc. qui sont inspirées de celles que sa culture humaine et sa religion traditionnelle utilisaient, à condition que ces "formes" aient reçu une signification réellement correspondante au contenu de la révélation chrétienne. A ce prix seulement, le "mariage" dont parle le Cardinal Daniélou, entre la révélation et ce qu'il appelle la religion sera un mariage réussi, à la gloire du Dieu Vivant qui est à la fois le créateur de l'homme et son rédempteur.

Dominique MOTHOMB

- (1) La lecture de ce texte suppose qu'on a pris connaissance de l'article du Cardinal Daniélou, en tenant compte de la numérotation des paragraphes.
- (2) No 24, janvier 1971

Civilisation universelle et Cultures nationales

Note d'introduction

Le texte du philosophe Français Paul Ricoeur, proposé ci-après, a paru dans la Revue "Esprit", en octobre 1961.

Texte difficile. Mais "Dialogue" ne sous-estime pas le niveau de ses lecteurs.

L'affrontement de la culture universelle et des cultures nationales, tout en étant un phénomène mondial, concerne d'une façon particulière les aires du Tiers-Monde.

Problème extraordinairement complexe, dans lequel il est impossible de voir clair, sans un esprit philosophique aigu et en tenant compte des découvertes les plus récentes des sciences humaines.

Paul Ricoeur a apporté, à esquisser une solution à ce problème, sa compétence de philosophe et une érudition remarquable.

Nous croyons que ce texte plaira et profitera à nos lecteurs.

CIVILISATION UNIVERSELLE ET CULTURES NATIONALES

INTRODUCTION

Le problème évoqué ici est commun aussi bien aux nations hautement industrialisées et régies par un Etat national ancien que par les nations sortant du sous-développement et dotées d'une indépendance récente. Le problème est celui-ci :

L'humanité, prise comme un unique corps, entre dans une unique civilisation planétaire qui représente à la fois un progrès gigantesque pour tous et une tâche écrasante de survie et d'adaptation de l'héritage culturel à ce cadre nouveau. Nous ressentons tous, à des degrés différents et sur des modes variables, la tension entre, d'une part, la nécessité de cet accès et de ce progrès et, d'autre part, l'exigence de sauvegarder nos patrimoines hérités. Je veux dire tout de sur-

te que ma réflexion ne procède d'aucun mépris à l'égard de la civilisation moderne universelle; il y a problème précisément parce que nous subissons la pression de deux nécessités divergentes mais également impérieuses.

1. CARACTERES DE LA CIVILISATION UNIVERSELLE MONDIALE

Comment caractériser cette civilisation universelle mondiale ? On a trop vite dit que c'est une civilisation de caractère technique. La technique n'est pourtant pas le fait décisif et fondamental; le foyer de diffusion de la technique, c'est l'esprit scientifique lui-même; c'est lui d'abord qui unit l'humanité à un niveau très abstrait, purement rationnel, et qui, sur cette base, donne à la civilisation humaine son caractère universel.

1. Unification d'ordre rationnel par l'esprit scientifique

Il faut garder présent à l'esprit que, si la science est grecque d'origine, puis européenne à travers Galilée, Descartes, Newton, etc., ce n'est pas en tant que grecque et européenne, mais en tant qu'humaine qu'elle développe ce pouvoir de rassemblement de l'espèce humaine; elle manifeste une sorte d'unité de droit qui commande tous les autres caractères de cette civilisation. Quand Pascal écrit : "l'humanité tout entière peut être considérée comme un seul homme qui sans cesse apprend et se souvient", sa proposition signifie simplement que tout homme, mis en présence d'une preuve de caractère géométrique ou expérimental, est capable de conclure de la même façon, si toutefois il a fait l'apprentissage requis. C'est donc une unité purement abstraite, rationnelle, de l'espèce humaine qui entraîne toutes les autres manifestations de la civilisation moderne.

2. Une unique technique mondiale

En deuxième rang, nous placerons, bien entendu, le développement des techniques. Ce développement se comprend comme une reprise des outillages traditionnels à partir des connaissances et des applications de cette unique science. Ces outillages, qui appartiennent au fonds culturel primitif de l'humanité, ont par eux-mêmes une inertie très grande; livrés à eux-mêmes, ils tendent à se sédimentier dans une tradition inviolable; ce n'est pas par un mouvement interne que l'outil-lage vient à changer, mais par le contre-coup de la connaissance scientifique sur ces outils; c'est par la pensée que les outils sont révolutionnés et qu'ils deviennent des machines.

Nous touchons ici à une deuxième source d'universalité : l'humanité se développe dans la nature comme un être artificiel c'est-à-dire comme un être qui crée tous ses rapports avec la nature par le moyen d'un outillage sans cesse révolutionné par

la connaissance scientifique; l'homme est une sorte d'animal universel; en ce sens on peut dire que les techniques, en tant que reprises des outillages traditionnels à partir d'une science appliquée, n'ont pas non plus de patrie. Même s'il est possible d'attribuer à telle ou telle nation, à telle ou telle culture, l'invention de l'écriture alphabétique, de l'imprimerie, de la machine à vapeur, etc., une invention appartient de droit à l'humanité.

Tôt ou tard, elle crée une situation irréversible pour toute sa diffusion peut être retardée, mais non point absolument empêchée. Nous sommes ainsi en face d'une universalité de fait de l'humanité : dès qu'une invention est apparue en quelque point du monde, elle est promise à la diffusion universelle. Les révolutions techniques s'additionnent et parce qu'elles s'additionnent elles échappent au cloisonnement culturel.

Nous pouvons dire qu'avec des retards en tel ou tel point du globe, il y a une unique technique mondiale. C'est bien pourquoi les révolutions nationales ou nationalistes, lorsqu'elles font accéder un peuple à la modernisation, le font du même coup accéder à la mondialisation; même si - nous y réfléchirons tout à l'heure - le ressort est national ou nationaliste, il est un facteur de communication dans la mesure où il est un facteur d'industrialisation, qui fait participer à l'unique civilisation technique. C'est grâce à ce phénomène de diffusion que nous pouvons avoir aujourd'hui une conscience planétaire et, si j'ose dire, un sentiment vif de la rondeur de la terre.

3. Une unique technique politique

Au troisième étage de cette civilisation universelle, je mettrais ce que j'appelle avec prudence l'existence d'une politique rationnelle; bien entendu je ne sous-estime pas l'importance des régimes politiques; mais on peut dire qu'à travers la diversité des régimes politiques que l'on sait, il se développe une unique technique politique.

L'Etat moderne, en tant qu'Etat, a une structure universelle discernable. Le premier philosophe à avoir réfléchi sur cette forme d'universalité, c'est Hegel dans les "Principes de la philosophie du droit". Hegel est le premier à avoir noté que l'un des aspects de la rationalité de l'homme et du même coup un des aspects de son universalité, c'est le développement d'un Etat mettant en jeu un droit et développant des moyens d'exécution sous la forme d'une administration. Même si nous critiquons vivement la bureaucratie, la technocratie, nous n'atteignons par là que la forme pathologique propre au phénomène rationnel que nous mettons à jour.

Il faut même probablement aller plus loin : non seulement il y a l'unique expérience politique de l'humanité, mais tous les régimes ont une certaine course commune; nous les voyons tous évoluer inégalement, dès que certaines étapes de bien-être, d'instruction et de culture sont franchies, d'une forme autocratique à une forme démocratique; nous les voyons tous à la recherche d'un équilibre entre la nécessité de concentrer la vaine de personnaliser le pouvoir, afin de rendre possible la décision, et d'autre part la nécessité d'organiser la discussion afin de faire participer la plus grande masse d'hommes possible à cette décision.

Mais je veux revenir à cette espèce de rationalisation du pouvoir que représente l'administration, car c'est un phénomène sur lequel la philosophie politique n'a pas l'habitude de réfléchir. Pourtant c'est un facteur de rationalisation de la répartition de l'importance ne saurait être sous-estimée; l'histoire dont l'importance ne saurait être sous-estimée; nous pouvons même dire que nous sommes en face d'un Etat tout court, d'un Etat moderne, lorsque nous voyons le pouvoir ca-poté de mettre en place une fonction publique, un corps de fonctionnaires qui préparent les décisions et qui les exécutent sans être eux-mêmes responsables de la politique qui concerne maintenant absolument tous les peuples du monde, au point qu'il constitue un des critères les plus décisifs de l'assession d'un Etat sur la scène mondiale.

4. Une unique technique économique

On peut se risquer à parler en quatrième rang de l'existence d'une économie rationnelle universelle. Sans doute faut-il en parler avec plus de prudence encore que du phénomène précédent, en raison de l'importance décisive des régimes économiques comme tels. Néanmoins ce qui se passe derrière cette avant-scène est considérable. Par-delà les grandes oppositions massives que l'on sait, il se développe des techniques économiques de caractère véritablement universel; les calculs de conjoncture, les techniques de régulation des marchés, les plans de prévision et de décision germent quelque chose de comparable à travers l'opposition du capitalisme et du socialisme autoritaire.

On peut parler d'une science et d'une technique économiques de caractère international, intégrées dans des finalités économiques différentes et qui, du même coup, créent bon gré mal gré des phénomènes de convergence dont les effets paraissent bien être inévitables. Cette convergence résulte de ce que l'économie, aussi bien que la politique, est travaillée par les sciences humaines, lesquelles n'ont pas fondamentalement de patrie. L'universalité d'origine et de caractère scientifique traverse finalement de rationalité toutes les techniques humaines.

5. La civilisation universelle est enfin caractérisée par une unique technique de culture élémentaire

Enfin, on peut dire qu'il se développe à travers le monde un genre de vie également universel; ce genre de vie se manifeste par l'uniformisation inéluctable du logement, du vêtement (c'est le même veston qui court le monde); ce phénomène provient du fait que les genres de vie sont eux-mêmes rationalisés par les techniques. Celles-ci ne sont pas seulement des techniques de production, mais aussi de transport, de relations, de bien-être, de loisir, d'information; on pourrait parler de techniques de culture élémentaire et plus précisément de culture de consommation; il y a ainsi une culture de consommation de caractère mondial qui développe un genre de vie de caractère universel.

II. LA SIGNIFICATION AMÉRIQUE DE LA CIVILISATION UNIVERSELLE MONDIALE

A. Le phénomène d'universalisation constitue d'une part un progrès véritable

Maintenant que signifie cette civilisation mondiale? Sa signification est très ambiguë et c'est ce double sens qui crée le problème que nous élaborons ici. On peut dire d'une part qu'elle constitue un progrès véritable; encore faut-il bien définir ce terme. Il y a progrès lorsque deux conditions sont remplies: c'est d'une part un phénomène d'accumulation et d'autre part c'est un phénomène d'amélioration. Le premier est le plus facile à discerner; encore que ses limites soient incertaines. Je dirais volontiers qu'il y a progrès partout où on peut discerner le phénomène de sédimentation d'outillage que nous disions tout à l'heure. Mais il faut alors prendre l'expression d'outillage en un sens extrêmement vaste, couvrant à la fois le domaine proprement technique des instruments et des machines; tout l'ensemble des médiations organisées et mises au service de la science, de la politique, de l'économie; et même les genres de vie, les moyens de loisir, relèvent, en ce sens, de l'ordre de l'outillage.

1. L'accumulation de l'outillage est la première condition du progrès

C'est cette transformation des moyens en nouveaux moyens qui constitue le phénomène d'accumulation, ce qui fait d'ailleurs qu'il y a une histoire humaine; il y a bien d'autres raisons certes pour lesquelles il y a une histoire humaine; mais le caractère irréversible de cette histoire tient pour une bonne part au fait que nous travaillons comme en bout d'outillage; ici rien n'est perdu et tout s'additionne; c'est cela le phénomène fondamental. Ce phénomène peut être reconnu

dans des domaines en apparence très éloignés de la technique pure. Ainsi, des expériences malheureuses, des échecs politiques constituent une expérience qui devient, pour l'ensemble des hommes, assimilable à un outillage. Il est possible par exemple que certaines techniques de planification violente en matière de paysannerie dispensent du même coup d'autres plantificateurs de refaire les mêmes erreurs, si du moins ils suivent la voie de la rationalité. Il se produit ainsi un phénomène de rectification, une économie dans les moyens, qui est un des aspects les plus frappants du progrès.

2. L'amélioration est la seconde condition du progrès

Mais on ne saurait qualifier de progrès une accumulation quelconque. Il faut que ce développement représente un mieux à divers égards. Or il me semble que cette universalisation est par elle-même un bien; la prise de conscience d'une unité que l'humanité par elle-même représente quelque chose de positif; une sorte de reconnaissance de l'homme par l'homme; pourrait-on dire, se produit déjà à travers tous ces phénomènes; la multiplication des relations humaines fait de l'humanité un réseau de plus en plus serré, de plus en plus interdépendant et, de toutes les nations, de tous les groupes sociaux, une unité humaine qui développe son expérience. On peut même dire que le péril nucléaire nous fait prendre encore un peu plus conscience de cette unité de l'espace humain, puisque pour la première fois nous pouvons nous sentir menacés en corps et globalement.

D'autre part la civilisation universelle est un bien parce qu'elle représente l'accession des masses de l'humanité à des biens élémentaires; aucune espèce de critique de la technique ne pourra contrebalancer le bénéfice absolument positif de la libération du besoin et de l'accès en masse au bien-être; l'humanité jusqu'à présent a vécu par procuration en quelque sorte, soit à travers quelques civilisations privilégiées, soit à travers quelques groupes d'élites; c'est la première fois que nous envoyons, depuis quelque deux siècles en Europe et depuis la deuxième moitié du XIXe siècle pour les immenses masses humaines d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Sud, la possibilité d'un accès des masses à un bien-être élémentaire.

En outre cette civilisation mondiale représente un bien en raison d'une sorte de mutation dans l'attitude de l'humanité prise dans son ensemble à l'égard de sa propre histoire; l'humanité dans son ensemble a subi son sort comme un destin effroyable; cela est encore vrai probablement pour plus de la moitié de cette humanité. Or l'accès en masse des hommes à certaines valeurs de dignité et d'autonomie est un phénomène absolument irréversible, qui est un bien en lui-même. Nous voyons accéder

sur la scène mondiale de grandes masses humaines qui étaient jusqu'à présent muettes et écrasées; on peut dire qu'un nombre croissant d'hommes ont la conscience de faire leur histoire, de faire l'histoire; on peut parler pour ces hommes d'un véritable accès à la majorité.

Enfin je ne mépriserais pas du tout ce que j'ai appelé tout à l'heure la culture de consommation et dont nous bénéficions tous à quelque degré. Il est certain qu'un nombre croissant d'hommes accède aujourd'hui à cette culture élémentaire dont l'aspect le plus remarquable est la lutte contre l'analphabétisme et le développement des moyens de consommation et de culture de base. Alors qu'il y avait jusqu'à ces dernières décennies seulement une petite fraction de l'humanité qui simplement savait lire, nous pouvons aujourd'hui envisager que dans quelques autres décennies elle aura passé en masse le seuil d'une première culture élémentaire. Je dis que cela est un bien.

B. Le phénomène d'universalisation constitue d'autre part un mal certain

Mais d'autre part, il faut bien avouer que ce même développement présente un caractère contraire. En même temps qu'une promotion de l'humanité, le phénomène d'universalisation constitue une sorte de subtile destruction, non seulement des cultures traditionnelles, ce qui ne serait peut-être pas un mal irréparable, mais de ce que j'appellerais provisoirement, avant de m'en expliquer plus longuement, le noyau créateur des grandes civilisations, des grandes cultures, ce noyau à partir duquel nous interprétons la vie et que j'appelle par anticipation le noyau éthique et mythique de l'humanité. Le conflit naît de là; nous sentons bien que cette unique civilisation mondiale exerce en même temps une sorte d'action d'usure ou d'érosion aux dépens du fonds culturel qui a fait les grandes civilisations du passé. Cette menace se traduit, entre autres effets inquiétants, par la diffusion sous nos yeux d'une civilisation de pacotille qui est la contre-partie dérisoire de ce que j'appellais tout à l'heure la culture élémentaire. C'est partout, à travers le monde, le même mauvais film, les mêmes machines à sous, les mêmes horreurs en plastique ou en aluminium, la même torsion du langage par la propagande, etc.; tout se passe comme si l'humanité, en accédant en masse à une première culture de consommation, était aussi arrachée en masse à un niveau de sous-culture.

Nous arrivons ainsi au problème crucial pour les peuples qui sortent du sous-développement. Pour entrer dans la voie de la modernisation, faut-il jeter par-dessus bord le vieux passé culturel qui a été la raison d'être d'un peuple ? C'est souvent sous la forme d'un dilemme et même d'un cercle vicieux que le problème se pose; en effet la lutte contre les puissances colo-

niales et les luttes de libération n'ont pu être menées qu'en revendiquant une personnalité propre; car cette lutte n'était pas seulement motivée par l'exploitation économique mais plus profondément par la substitution de personnalité que l'être colonial avait provoquée. Il fallait donc d'abord retrouver cette personnalité profonde, la réincarner dans un passé afin de nourrir de sève la revendication nationale.

D'où le paradoxe : il faut d'une part se réincarner dans son passé, se refaire une âme nationale et dresser cette revendication spirituelle et culturelle face à la personnalité du colonisateur. Mais il faut en même temps, pour entrer dans la civilisation moderne, entrer dans la rationalité scientifique, technique, politique qui exige bien souvent l'abandon pur et simple de tout un passé culturel. C'est un fait : toute culture ne peut supporter et absorber le choc de la civilisation mondiale. Voilà le paradoxe : comment se moderniser, et retourner aux sources ? Comment réveiller une vieille culture endormie et entrer dans la civilisation universelle ?

Mais comme je l'annonçais en commençant, ce même paradoxe est affronté par les nations industrialisées qui ont réalisé depuis longtemps leur indépendance politique autour d'un pouvoir politique ancien. En effet, la rencontre des autres traditions culturelles est une épreuve grave et en un sens absolue nouvelle pour la culture européenne. Le fait que la civilisation universelle ait procédé pendant longtemps du foyer européen a entretenu l'illusion que la culture européenne était de fait et de droit une culture universelle. L'avance prise sur les autres civilisations semblait fournir la vérification expérimentale de ce postulat; bien plus, la rencontre des autres traditions culturelles était elle-même le fruit de cette avance et plus généralement le fruit de la science occidentale elle-même. N'est-ce pas l'Europe qui a inventé, sous leur forme scientifique expressée, l'histoire, la géographie, l'ethnographie, la sociologie ? Mais cette rencontre des autres traditions culturelles a été pour notre culture une épreuve aussi considérable dont nous n'avons pas encore tiré toutes les conséquences.

Il n'est pas aisé de rester soi-même et de pratiquer la tolérance à l'égard des autres civilisations; que ce soit à travers une sorte de neutralité scientifique, ou dans la curiosité et l'enthousiasme pour les civilisations les plus lointaines, que ce soit même dans la nostalgie du passé aboli ou à travers un rêve d'innocence et de jouvence, que nous nous livrons à l'exotisme culturel, - la découverte de la pluralité des cultures n'est jamais un exercice inoffensif; le détachement désabusé à l'égard de notre propre passé, voire le ressentiment contre nous-mêmes qui peuvent nourrir cet exotisme révèlent assez bien la nature du danger subtil qui nous menace.

À un niveau moins superficiel, ces valeurs se manifestent par le moyen d'institutions traditionnelles; mais ces institutions ne sont elles-mêmes qu'un reflet de l'état de la pensée, de la volonté, des sentiments d'un groupe humain à un certain moment de l'histoire. Les institutions sont toujours un signe abstrait qui demande à être déchiffré.

Il me semble que, si l'on veut atteindre le noyau culturel, il faut creuser jusqu'à cette couche d'images et de symboles qui constituent les représentations de base d'un peuple. Je prends ici ces notions d'image et de symbole au sens de la psychanalyse; ce n'est pas en effet une description immédiate qui les découvre; à cet égard, les intuitions de la sympathie et du cœur sont trompeuses; il faut un véritable déchiffrement, une interprétation méthodique. Tous les phénomènes directement accessibles à la description immédiate sont comme les symboles ou le rêve pour l'analyse. De la même façon, il faudrait pouvoir mener jusqu'aux images stables, jusqu'aux rêves permanents qui constituent le fonds culturel d'un peuple et qui alimentent ses appréciations spontanées et ses réactions les moins élaborées à l'égard des situations traversées; images et symboles constituent ce qu'on pourrait appeler le rêve éveillé d'un groupe historique. C'est dans ce sens que je parle du noyau éthico-mythique qui constitue le fonds culturel d'un peuple. On peut penser que c'est dans la structure de ce noyau qu'il y a de cet inconscient que réside l'énigme de la diversité humaine.

Le fait étrange, en effet, c'est qu'il y ait des cultures et non point une unique humanité. Le simple fait qu'il y ait des langages différents est déjà très troublant et semble indiquer qu'au-delà de l'histoire permet de remonter on trouve déjà des figures historiques cohérentes et closes, des ensembles culturels constitués. D'emblée, semble-t-il, l'homme est autre que l'homme; la condition brisée des langues est le signe le plus visible de cette incohésion primitive. Voilà l'étonnant: l'humanité ne s'est pas constituée dans un seul site culturel, mais a "pris" dans des figures historiques cohérentes, closes: "les" cultures. La condition humaine est telle que le dépaysement est possible.

Mais cette nappes d'images et de symboles ne constitue pas encore le phénomène le plus radical de la créativité, elle en constitue seulement la dernière enveloppe.

À la différence d'un outillage qui se conserve, se sédimente, se capitalise, une tradition culturelle ne reste vivante que si elle se recrée sans cesse. Nous touchons ici à l'énigme la plus impénétrable dont on peut seulement reconnaître le style de temporalité opposé à celui de la sédimentation des outillages. Il y a là pour l'humanité deux façons de traverser le

temps: la civilisation développe un certain sens du temps qui est à base d'accumulation et de progrès, tandis que la façon dont un peuple développe sa culture repose sur une loi de fidélité et de création: une culture meurt dès qu'elle n'est plus renouvelée, recréée; il faut que se lève un écrivain, un penseur, un sage, un spirituel pour relancer la culture et la risquer à nouveau dans une aventure et un risque total.

La création échappe à toute prévision, à toute planification, à toute décision d'un parti ou d'un État. L'artiste pour le prendre comme témoin de la création culturelle n'exprime son peuple que s'il ne se le propose pas, et si nul ne lui commande. Car si on pouvait le lui prescrire, cela voudrait dire que ce qu'il va produire a déjà été dit dans la langue de la prose quotidienne, technique, politique: sa création serait une fausse création. Que l'artiste ait véritablement communiqué avec la nappes d'images fondamentales qui ont fait la culture de son peuple, cela nous ne le savons qu'après coup: lorsqu'une nouvelle création sera née nous saurons aussi dans quel sens allait la culture de ce peuple. Nous pouvons d'autant moins le prévoir que les grandes créations artistiques commentent toujours par quelque scandale: il faut d'abord que soient brisées les images fausses qu'un peuple, un régime se font à eux-mêmes; la loi du scandale répond à la loi de la "conscience faussée", il est nécessaire qu'il y ait des scandales.

Un peuple tendra toujours à se donner de lui-même une image avantageuse, une image - si l'on peut dire - bien pensante. Confronté à la tendance à être un bien-pensant de son propre groupe, l'artiste ne rejoint son peuple qu'une fois brisée cette création de des apparences: il y a chance que dans la solitude, la contestation, l'incompréhension, il fera surgir quelque chose qui, d'abord choquera, qui d'abord égarera, et qui, longtemps après, sera retenu comme l'expression véritable du peuple. Telle est la loi tragique de la création d'une culture, loi dialectiquement opposée à la tranquillité accumulative des outils qui constituent la civilisation.

2. À quelle condition la création culturelle d'un peuple peut-elle continuer ?

Alore se pose la seconde question: à quelle condition la création culturelle d'un peuple peut-elle continuer ? Question redoutable posée par le développement de la civilisation universelle, scientifique, technique, juridique, économique. Car s'il est vrai que toutes les cultures traditionnelles subissent la pression et l'action d'érosion de cette civilisation, elles n'ont pas toutes la même capacité de résistance et surtout la même puissance d'absorption. Il est à craindre que toute culture ne soit pas compatible avec la civilisation mondiale, née des sciences et des techniques.

Il me semble qu'on peut discerner quelques conditions "ne que non". Seule pourra survivre et renaitre une culture capable d'intégrer la rationalité scientifique; seule une foi qui fait appel à la compréhension de l'intelligence peut "épouser" son temps. Je dirais même que seule une foi qui intègre une désacralisation de la nature et reporte le sacré sur l'homme peut assumer l'exploitation technique de la nature; seule aussi une foi qui valorise le temps, le changement, qui met l'homme en position de maître face au monde, à l'histoire et à sa vie, semble en état de survivre et de durer. Sinon sa fidélité ne sera plus qu'un simple décor folklorique. Le problème, c'est de ne pas régresser simplement le passé, mais de s'y enchaîner pour inventer sans cesse.

3. Comment est possible une rencontre de cultures diverses ?

Reste alors la troisième question : comment est possible une rencontre de cultures diverses, entendons : une rencontre qui ne soit pas mortelle pour tous ? Il paraît en effet ressortir des réflexions précédentes que les cultures sont incommensurables; et pourtant l'étrangerité de l'homme pour l'homme n'est jamais absolue. L'homme est un étranger pour l'homme certes, mais toujours aussi un semblable. Quand nous débarquons dans un pays tout à fait étranger, comme ce fut le cas pour moi, il y a quelques années, en Chine, nous sentons que malgré le plus grand dépaysement nous ne sommes jamais sortis de l'espèce humaine; mais ce sentiment reste aveugle, il faut l'élever au rang d'un pari et d'une affirmation volontaire de l'identité de l'homme. C'est ce pari raisonnable que tel égyptologue fit jadis quand, découvrant des signes incompréhensibles, il posa en principe qu'il n'y avait pas de probabilité, qu'un système linguistique soit intraduisible. Croire la traduction possible jusqu'à un certain point, c'est affirmer que l'étranger est un homme, bref c'est croire que la communication est possible. Ce qu'on vient de dire du langage - des signes - vaut aussi pour les valeurs, les images de base, les symboles qui constituent le fonds culturel d'un peuple.

Où, je crois qu'il est possible de comprendre par sympathie et par imagination l'autre que moi, comme je comprends un personnage de roman, de théâtre ou un ami réel mais différent de moi; bien plus, je puis comprendre sans répéter, me représenter sans revivre, me faire autre en restant moi-même. Être homme, c'est être capable de ce transfert dans un autre centre de perspective.

Alors se pose la question de confiance : qu'arrive-t-il à nos valeurs quand je comprends celles des autres peuples ? La

compréhension est une aventure redoutable où tous les héritages culturels risquent de sombrer dans un syncrétisme vague.

Il me semble néanmoins que nous avons donné tout à l'heure les éléments d'une réponse fragile et provisoire : seule une culture vivante, à la fois fidèle à ses origines et en état de créativité sur le plan de l'art, de la littérature, de la philosophie, de la spiritualité, est capable de supporter la rencontre des autres cultures, non seulement de la supporter mais de donner un sens à cette rencontre.

Lorsque la rencontre est une confrontation d'impulsions créatrices, une confrontation d'élans, elle est elle-même créatrice. Je crois que, de création à création, il existe une sorte de conscience, en l'absence de tout accord. C'est ainsi que je comprends le très beau théorème de Spinoza : plus nous comprenons de choses singulières, plus nous comprenons Dieu. C'est lorsqu'on est allé jusqu'au fond de la singularité, que l'on sent qu'elle coïncide avec toute autre, d'une certaine façon qu'on ne peut pas dire, d'une façon qu'on ne peut pas inscrire dans un discours. Je suis convaincu qu'un monde islamique qui se remet en mouvement, un monde hindou dont les vieilles méditations engendreraient une jeune histoire, auraient avec notre civilisation, notre culture européenne, cette proximité spécifique qu'ont entre eux tous les créateurs. Je crois que c'est là que finit le syncrétisme. Pour l'Européen en particulier, le problème n'est pas de participer à une sorte de croyance vague qui pourrait être acceptée par tout le monde; sa tâche, c'est Heidegger qui le dit : "Il nous faut nous dépasser dans nos propres origines", c'est-à-dire qu'il nous faut revenir à notre origine grecque, à notre origine hébraïque, à notre origine chrétienne pour être un interlocuteur valable dans le grand débat des cultures; pour avoir en face de soi un autre que soi, il faut avoir un soi.

Rien par conséquent n'est plus éloigné de la solution de notre problème que je ne sache quel syncrétisme vague et inconstant. Au fond les syncrétismes sont toujours des phénomènes de retombée; ils ne comportent rien de créateur; ce sont de simples précipités historiques. Aux syncrétismes il faut opposer la communication, c'est-à-dire une relation dramatique dans laquelle tout à tour je m'affirme dans mon origine et je me livre à l'imaginaire d'autrui selon son autre civilisation. La vérité humaine n'est que dans ce procès où les civilisations s'affrontent de plus en plus à partir de ce qui en elles est le plus vivant, le plus créateur. L'histoire des hommes sera de plus en plus une vaste explication où chaque civilisation développera sa perception du monde dans l'affrontement avec toutes les autres.

Or ce procès commence à peine. Il est probablement la tâche des générations à venir. Nul ne peut dire ce qu'il viendra de notre civilisation quand elle aura véritablement rencontré d'autres civilisations autrement que par le choc de la conquête et de la domination. Mais il faut bien avouer que cette rencontre n'a pas encore eu lieu au niveau d'un véritable dialogue. C'est pourquoi nous sommes dans une sorte d'interdite, d'interrogation, où nous ne pouvons plus pratiquer le dogmatisme de la vérité unique et où nous ne sommes pas encore capables de vaincre le scepticisme dans lequel nous sommes entrés. Nous sommes dans le tunnel, au crépuscule du dogmatisme; au seuil des vrais dialogues. Toutes les philosophies de l'histoire sont à l'intérieur d'un des cycles de civilisation; c'est pourquoi nous n'avons pas de quoi penser la coexistence de ces multiples styles, nous n'avons pas de philosophie de l'histoire pour résoudre les problèmes de coexistence. Si donc nous voyons le problème, nous ne sommes pas en état d'anticiper la totalité humaine, qui sera le fruit de l'histoire même des hommes qui engageront ce redoutable débat.

PAUL RICOEUR

L'aide étrangère et les problèmes de liquidité

La Banque Mondiale vient de nouer des relations très actives avec le Rwanda en finançant deux ou trois projets relativement importants pour notre pays : la route Kigali-Catanga, l'entretien de notre réseau routier et le projet agro-pastoral du Mutara.

La liste ira s'allongeant si nous présentons des projets bien étudiés : aduction d'eau dans les villes de Kigali et Butare, construction et asphalage de la route CYAMUKA-GISENYI, etc.

Il paraît opportun, à la faveur de ces constatations, d'examiner l'ensemble des problèmes posés par l'aide financière aux pays sous-développés. En effet, le poids de l'aide s'accroît et les difficultés en devises augmentent, même dans les pays relativement riches tels que le Nigeria; assez souvent pour alléger le poids des dettes, on est forcé de contracter d'autres dettes. Ce n'est pas une simple coïncidence si les quelques pays où ces difficultés sont absentes sont justement ceux qui sont dotés d'immenses ressources minérales, en particulier l'Afrique du Sud avec son or et ses diamants et la Libye avec son "or noir", c'est-à-dire le pétrole; à ces pays, très peu de problèmes se posent pour payer l'équipement et les experts dont ils ont besoin pour leur développement; par contre, des pays moins fortunés, mais avec les mêmes exigences de développement, n'ont souvent pas de devises pour les satisfaire; dans ces conditions, l'horizon pour eux est lourd de menaces de crises graves.

LE PROBLEME

Il y a deux sources principales de devises étrangères : les exportations et les capitaux étrangers, ces derniers étant soit privés, soit publics. Les recettes d'exportation des pays sous-développés proviennent souvent de la vente de matières premières. Echappe-t-il à quelque observateur qu'on ne peut pas compter à 100 % sur de telles recettes ? La production agricole est sujette aux caprices du temps ; la sécheresse, les maladies des plantes et autres hasards de la nature anéantissent la récolte; le gisement de minerais peut brutalement s'épuiser, ou un accident, arrêter la production. Même si le produit est exporté avec succès, quelque surproduction mondiale peut causer une chute catastrophique des prix; à moins d'un système très efficace de quotas. Inversement, la

découverte d'un écosystème nouveau, le développement d'une nouvelle culture ou une pénurie mondiale peuvent complètement retourner la situation en faveur d'un pays. Si les recettes d'exportations deviennent insuffisantes, le pays doit décider s'il va arrêter son développement ou recourir aux capitaux étrangers.

Actuellement, la décision de savoir combien de capitaux étrangers et autres seront acceptés appartient au Gouvernement national. Par ailleurs, les institutions internationales telles que la Banque Mondiale se battent pour augmenter les disponibilités financières en faveur des pays sous-développés collectées sur les marchés des pays développés auxquels on a assigné l'objectif officiel de 1% de leur produit national brut. Si un tel objectif était atteint, le flux de l'aide aux pays en développement augmenterait de 1/5. Cette évolution est-elle désirable ou bien alourdira-t-elle le poids de la dette au-delà des capacités de certains pays ? Le but de cette note est d'examiner le système actuel, de voir s'il existe des possibilités d'accroître l'efficacité de l'aide et, si ce le peut, de suggérer quelques développements pour y arriver. A cette fin, les deux moyens principaux d'obtenir des ressources financières doivent être étudiés.

LES MARCHES DES DEVISES

Les marchés sont les moyens par lesquels passent, soit les transactions de biens et services, soit les mouvements de capitaux; mais à côté des compensations de flux commerciaux et monétaires, existent d'autres usages des marchés. Le taux de change peut être modifié pour augmenter la compétitivité; tandis qu'en pratique des taux de change multiples pour mieux promouvoir l'importation de biens essentiels au détriment des biens de luxe.

La dévaluation n'est pas, généralement parlant, d'une grande utilité pour les pays sous-développés, étant donné que la demande des biens est relativement inélastique. Néanmoins, elle peut être utilisée pour accroître la rentabilité locale d'une industrie ou encourager l'investissement dans les industries orientées vers l'exportation en réduisant les coûts de production en termes de devises étrangères.

Il existe cependant un cas où la dévaluation devient presque inévitable : lorsque l'unité monétaire d'un pays est liée à une autre monnaie plus importante qui est dévaluée ou si elle est totalement convertible avec elle. L'exemple le plus frappant est celui de la zone franc. En 1969, 14 pays du Continent africain, membres de la zone franc ont dévalué leur monnaie (en symphonie) avec la France. Cette convertibilité donne aux monnaies de ces pays une position forte, mais im-

pose un degré de contrôle extérieur inacceptable pour des pays plus développés, tels que la Tunisie, le Maroc et l'Algérie dont la monnaie n'est plus convertible avec le franc français. Ce contrôle paraît pourtant nécessaire pour empêcher les divers pays de se contenter d'imprimer les billets pour leurs besoins d'approvisionnement en négligeant la gestion de leurs finances publiques ou en menant une politique de crédit incompatible avec les exigences économiques élémentaires.

Une caractéristique surprenante dans les pays sous-développés est qu'on n'emploie pas plus souvent les taux de change multiple ou simplement un double taux de change. La préférence est donnée à des structures compliquées de taxes et de droits de douanes pour décourager l'importation de certains types de biens. N'est-il pourtant pas réaliste d'accorder aux biens intéressant la masse et à ceux destinés à l'investissement de substitution un taux préférentiel par rapport aux produits alimentaires exotiques, aux biens de luxe et aux investissements autres ? Peut-être le fait que les taxes contiennent une source utile de revenu pour le Gouvernement les rend préférables à un simple système de taux de change multiple.

La méthode consistant à retarder les paiements est une manière attrayante de se faire octroyer du crédit par les fournisseurs aussi bien que de décourager les importations. Mais elle peut causer un sérieux dommage à la position financière d'un pays qui pourrait conduire à des pénuries de produits essentiels.

Les capitaux étrangers sont évidemment très acceptables sous la forme de dons purs. Cependant, une grande proportion de l'aide officielle et tous les capitaux privés arrivent sous forme de prêts. Les sources précises ne paraissent pas particulièrement importantes, quoique certaines offrent de meilleurs termes ou sont politiquement plus acceptables que d'autres. De toutes façons, quelle qu'en soit la source, une dette extérieure est créée; ce qui nous intéresse, c'est le volume total de ces dettes et l'efficacité avec laquelle elles sont utilisées.

Dans une certaine mesure, lorsque le mot "dette" devient synonyme de "problème de la dette", la faute en doit être rejetée sur le Gouvernement qui a contracté cette dette. Que la grande que puisse être la bonne volonté du prêteur, si la dette, et par conséquent l'économie entière, est mal gérée, un problème sérieux peut apparaître. D'autre part, il appartient au prêteur de s'assurer que l'emprunteur possède les moyens de rembourser. Cet aspect du prêt, évident dans les transactions normales, est, de manière ostentatoire, mis en

avant dans les transactions internationales, tout en ne relevant qu'une importance réelle mineure. La raison habituellement avancée est la convenance politique, mais à long terme, elle peut avoir des résultats malheureux. Les problèmes auxquels est confronté le Gouvernement du Ghana constituent probablement une excellente illustration de ce genre d'éventualités. D'autres pays peuvent très bien suivre la même voie. A l'échelle micro-économique, un projet de développement financé par un investissement privé ou par l'aide devrait engendrer plus de recettes d'exportations ou comporter une valeur de substitution d'importation qui dépasse les coûts à l'extérieur. Sans nul doute, beaucoup de projets spécialement ceux avec un contenu "social" élevé, ne pourront fournir qu'une maigre contribution aux recettes en devises. Mais encore une fois pour des raisons politiques, quelques gouvernements ont été amenés à financer des projets grandioses de préférence à ceux qui pouvaient profiter au maximum à l'ensemble de la nation.

L'EXPERIENCE DE LA TANZANIE

Un aspect particulier de ces problèmes peut être constaté dans la Tanzanie actuelle qui fait des efforts gigantesques pour bâtir son "socialisme africain". Quel qu'il ne soit pas possible d'en quantifier les effets, on peut vraisemblablement en repérer les grandes tendances.

Il en apparaît deux avantages. D'abord la demande réduite pour les biens de consommation importés causée par des taxes élevées signifie que cet élément dans le coût des devises est moindre; cependant, il est quelque peu compensé par la demande de masse accrue par la redistribution des revenus. Mais la demande de masse est plus favorable à la substitution d'importation (1). Ensuite le remplacement du capital - actions étranger, par la décision que ce dernier sera progressivement remboursé comme une dette normale diminue le coût en devises particulièrement pour les projets bénéficiaires. L'élément risque est supporté entièrement localement; l'ennui est que le capital peut faire défaut pour des projets très risqués. Cette procédure tout en étant politiquement plus acceptable comporte l'avantage psychologique de savoir qu'il y a une fin à la sortie des devises.

N'y aura-t-il pas cependant un accroissement du coût en devises dû à la multiplication des investissements publics? Beaucoup de projets qui ne seraient pas pris en considération par le secteur privé, soit à cause de risques élevés, soit parce que les taux de profit sont très bas, sont aujourd'hui acceptés. En particulier, on ne verrait aucun investissement dans l'agriculture qui, dans la politique actuelle procure

suffisamment d'emplois par le projet des villages communaux, alors qu'en fait, il n'y a pratiquement pas de devises dépensés à ce projet. Au total, les avantages de cette politique dépassent les inconvénients et il est vraisemblable qu'une politique à caractère plus libéral n'allégerait pas le poids des économies sous-développées.

LES PERSPECTIVES

Il est facile de critiquer le système actuel; il est plus difficile de proposer des solutions de rechange. Du point de vue purement économique, certaines attitudes actuelles vis-à-vis de l'aide peuvent paraître hautement suspectes. Cependant, s'il est difficile de demander que les considérations politiques soient séparées des considérations économiques, l'on admettrait néanmoins que ces dernières soient également prises en considération et la position des gouvernements prendra plus compréhensible. En faisant des suggestions de rechange, l'on est guidé par les considérations du même genre.

Les mérites des projets individuels ne devraient pas être discutés en termes généraux. Aussi longtemps que l'aide sera dispensée, on ne doit pas se cacher que le projet à impact impressionnant restera populaire, tant auprès des gouvernements qui veulent récolter les dividendes rapides de la propagande, qu'auprès de ceux qui ont besoin de convaincre leurs collègues incrédules. Les projets les plus coûteux et à long terme ont malheureusement moins d'attrait, quoique des gouvernements plus clairvoyants, aussi bien donneurs que bénéficiaires, sont de jour en jour inclinés à considérer les bénéfices à long terme. Mais l'utilité de l'aide, même importante, ne change rien au fait que son poids tend à devenir exorbitant, son efficacité peut substantiellement s'alléger, mais l'égal importance sera la continuité et le volume des flux totaux.

Près de la moitié de l'Afrique est constituée de dons ou comporte un élément important de don (la valeur, pour un pays, de taux d'intérêt plus bas que sur le marché libre). A supposer que les prêts doivent rester la source principale de l'aide, comment évitera-t-on la constitution d'une dette extérieure difficile à gérer?

Un grand nombre de pays songent à la substitution des importations ou à l'élément d'exportation potentielle contenu dans un projet. Un montant considérable d'investissements est consacré à l'exploitation de ressources naturelles et en particulier aux gisements miniers qui, par nature, tendent à s'orienter automatiquement vers l'exportation.

Cependant, tant que les industries établies depuis plus longtemps tendent à se cantonner dans le domaine des biens de consommation, l'espoir pour une substitution aux importations est infime. La planification régionale est insuffisante reflétant les divergences et les suspensions entre chefs politiques nationaux. Malgré ceci, en Afrique, un départ a été pris vers l'établissement de grandes aires économiques pour agrandir la dimension effective des marchés domestiques. La communauté de l'Afrique orientale, le Conseil de l'Entente à l'Ouest et l'UDEAC au centre sont des exemples de référence. Si l'aide pouvait être planifiée sur une base régionale, la duplication pourrait être évitée et des projets autrement non économiques pourraient se révéler attrayants. Vraisemblablement seule une institution régionale ou une agence multilatérale serait à même d'opérer une telle coordination encore qu'il ne faille pas oublier que cet aspect est loin d'être ignoré par des organisations telles que le PNUT.

Un développement possible des projets actuels serait l'investissement de type "location - vente" dans lequel des firmes privées ayant l'expérience nécessaire seraient engagées par les gouvernements donneurs d'aide ou les agences pour réaliser des projets déterminés. Ces firmes joueraient leur connaissance et leur équipement et à la fin d'une période convenue, la propriété de l'investissement serait transférée au gouvernement national ou à la société intéressée. De cette façon, les nationaux ont le temps d'acquiescer l'expérience, le capital privé est garanti par le gouvernement et les sentiments nationalistes peuvent être satisfaits; tandis qu'est définie une limite aux paiements des engagements étrangers. Encore que cette hypothèse ne réduirait pas nécessairement les exigences de l'aide, au moins pourrait-elle rendre possible des avantages accrus partant d'un montant donné d'aide.

LA RESPONSABILITE DES GOUVERNEMENTS

Enfin peut-être plus importante est l'attitude des gouvernements et des institutions concernés. C'est à eux qu'appartient la responsabilité de faire évoluer un programme d'aide d'équilibre. En particulier, ils doivent s'attacher aux avantages à long terme. En effet, si le seul effet de l'aide est d'avancer le temps de l'investissement en renonçant à tout investissement ultérieur pendant toute la période de remboursement, l'avantage procuré par l'aide est nul. Chaque fois que c'est possible, l'aide devrait engendrer des devises de telle sorte que les investissements ultérieurs se fassent, c'est-à-dire qu'il existe un multiplicateur d'investissements.

Les implications de l'aide doivent être posées soigneusement. Une petite aide bien utilisée peut produire plus d'avantages qu'une aide massive mal employée. Le problème ne consiste pas à savoir combien on investit, mais plutôt où on investit. Les jours d'indépendance étant maintenant entrés dans l'histoire, le pragmatisme devrait remplacer les convenances politiques dans la gestion de l'aide.

J. BIRARA

(1) Il s'agit de la substitution de productions nationales aux importations.

Place de la psychiatrie et de l'hygiène mentale dans les programmes d'activités de Santé Publique au Rwanda

La science de la santé publique a revêtu en tout temps un double aspect en ce sens qu'elle s'emploie, d'une part, à protéger les gens contre les assauts de facteurs pathogènes et, d'autre part, à renforcer la santé "positive" en augmentant la résistance à ces facteurs. Il en va de même pour l'hygiène mentale. Cependant, on s'est vite rendu compte que, dans ce domaine, l'action de santé publique n'était pas exclusivement de caractère médical, mais qu'elle avait d'importants aspects sociaux. C'est pourquoi, l'hygiène mentale a contribué d'une manière considérable à faire naître une conception plus large des tâches de santé publique.

En outre, l'importance de la question tient au fait, qu'avec le développement de la médecine en général, les maladies essentiellement dues à des facteurs externes ont relativement régressé, alors que celles qui sont dues principalement à des facteurs internes, y compris les facteurs de personnalité, ont relativement progressé. L'importance croissante de la médecine dite psychosomatique n'est qu'un des nombreux signes de cette évolution.

Aussi, depuis quelques dizaines d'années, on parle beaucoup de la place qu'il convient d'assigner à la psychiatrie dans les programmes de développement des services de santé d'un pays, car aujourd'hui d'innombrables se posent la question suivante : faut-il "psychiatriser" les pays en voie de développement ? Il y a à cela de multiples raisons pour expliquer le rôle, de plus en plus prépondérant, joué par la psychiatrie dans les activités de santé publique. Outre l'élévation de la prévalence des cas de maladies mentales, il faut retenir en premier lieu l'amélioration de nos connaissances sur le fonctionnement du système nerveux et l'augmentation du fonds de données cliniques qui ont abouti à des descriptions différentielles de plus en plus détaillées des troubles psychiatriques. La seconde raison est l'élargissement du champ d'action thérapeutique et prophylactique de la psychiatrie, attribuable d'une

part à la mise au point de traitements somatiques efficaces (insalination artificielle, puis coma insulinique et méthodes convulsivantes et, enfin, traitements psychopharmacologiques spécifiques) et, d'autre part, aux progrès de la psychothérapie. Ces récentes acquisitions ont autorisé la psychiatrie à revendiquer une place de choix aux côtés des autres activités sanitaires plus anciennes.

SITUATION DU PROBLEME DANS LES PAYS AFRICAINS

En général, jusqu'aux dates très récentes, les responsables des services de santé de nos pays semblent avoir délaissé toute activité intéressant la santé mentale. Au contraire dans les pays développés, les services de santé mentale retiennent de plus en plus l'attention des autorités sanitaires et du public en général et l'O.M.S. conseille, à cette fin, qu'une collectivité devrait disposer d'un psychiatre pour 20.000 habitants. Les autorités sanitaires des pays moins nantis, sont plutôt préoccupées, à juste titre, par d'autres questions de santé publique qui, par suite d'un concours de circonstances, sont ées placées comme prioritaires. Il n'est donc pas surprenant de constater l'absence de service psychiatrique dans de nombreux pays africains. On y pense d'autant moins que bien souvent, il n'existe pas d'organe administratif central pour la coordination des activités de santé mentale.

SITUATION AU RWANDA

Dès 1966, les pouvoirs publics ont été impressionnés et depuis lors inquiétés du nombre, de plus en plus croissant, des maladies mentales, hommes et femmes, colloqués dans les différentes prisons du pays. En fait jusqu'aujourd'hui, cette mesure d'emprisonnement est le seul moyen dont dispose la communauté pour se défendre contre les cas agressifs de malades mentaux.

En 1967, la Faculté de Médecine de Butare a invité un psychiatre pour essayer de faire un sondage épidémiologique dans la région desservie par l'hôpital universitaire. Son enquête, de courte durée certes, très sommaire, et effectuée dans une zone réduite non représentative, a quand même confirmé ce que nous soupçonnions déjà : sans pouvoir nous donner un taux de prévalence précise, ce spécialiste est arrivé à affirmer que les maladies mentales constituent au Rwanda un problème non négligeable de santé publique.

Il faut le répéter, une telle enquête, très superficielle, ne pouvait pas donner une idée assez précise sur la situation de la santé mentale au Rwanda. En outre, la tâche de l'enquêteur, dans ce domaine, est rendue difficile par le fait que la population rurale Rwandaise tolère beaucoup les

malades mentaux, y compris les oligophrènes, même atteints de troubles moteurs ou sensoriels impressionnants. Cette tolérance est toute aussi grande vis-à-vis des "idées" délirantes de certains malades sans actes dangereux. C'est ce qui rend l'estimation de la fréquence des maladies mentales encore plus difficile dans notre pays.

Il faut néanmoins retenir que cette enquête a contribué énormément à sensibiliser l'opinion de l'autorité intéressée par la question. D'une part, elle a permis d'aborder l'étude du problème des malades mentaux enfermés dans les prisons et d'autre part, le public averti a pu comprendre et partager dès lors la situation gênante dans laquelle on se trouve, lorsqu'après avoir diagnostiqué un cas de maladie mentale, on est dans l'impossibilité, faute de services nécessaires, de faire donner à l'intéressé les soins et le traitement dont il a besoin et auxquels il a droit.

Dans nos consultations de routine, chaque jour le nombre de cas de maladies mentales ne cesse de s'accroître. Nos statistiques sanitaires publiées par le Ministère de la Santé indiquent 1055 cas de malades mentaux diagnostiqués en 1970. Il faut multiplier ce chiffre par dix au moins pour être plus proche de la réalité.

INITIATIVES DES AUTORITES RWANDAISES

Pour situer le problème, spécialement pour évaluer la prévalence et l'incidence des maladies mentales dans la population Rwandaise, il est apparu nécessaire à l'autorité compétente, de construire, pour commencer, un centre psychiatrique qui servirait d'expérience et de point de départ pour des études ultérieures tendant à résoudre la question de santé mentale au Rwanda.

Pour réaliser ce projet, le Gouvernement Rwandais a fait appel à la Congrégation des Frères de la Charité de Gand (Belgique) qui s'occupent dans le monde, depuis de longues dates, du traitement des malades mentaux. C'est ainsi, qu'en 1968, le Gouvernement a conclu une convention avec les Frères de la Charité relative à la création et l'organisation d'un centre psychiatrique au Rwanda.

Actuellement, quatre pavillons, pouvant recevoir au total 120 malades, ont été construits. Le coût du projet y compris l'équipement est de 50 millions de francs rwandais. Il ne reste, pour l'admission des patients à l'hospitalisation, que l'installation de l'électricité.

La contrepartie du Gouvernement comprend, outre les subsides annuels de fonctionnement, les frais d'entretien, le recrutement et le paiement du personnel Rwandais affectés à ce

centre. Les dépenses totales pour ces différents frais sont évaluées à 20 millions de francs rwandais par an.

Dans de nombreux pays, les établissements pour malades mentaux ont longtemps été construits selon les mêmes principes que les hôpitaux. Or, un pourcentage considérable de ces malades n'ont pas besoin de soins médicaux intensifs et des installations complexes, qu'ils nécessitent. Dans notre centre, on a aménagé des locaux plus simplement, de façon que les malades y trouveront des conditions aussi favorables que possible à leur traitement, à leur éducation et à leur formation sociale et professionnelle.

IMPLANTATION DU CENTRE PSYCHIATRIQUE

En ce qui concerne l'implantation d'un centre psychiatrique au Rwanda, les deux parties ont donné la préférence à NDEBA et cela n'a pas été un hasard. Il s'agit d'une localité située sur le grand axe routier KIGALI-KAMUKAMA, non loin de la capitale (plus exactement à 15 km). Ce choix a été fait ainsi pour réaliser les buts suivants :

1. Grâce à sa situation au cœur du Pays, ce centre sera facilement accessible aux malades mentaux provenant de tous les coins du pays.
2. Pour la même raison, les visites, par les membres des familles des patients, sont également facilitées.
3. Cette localisation offre encore de meilleures possibilités d'approvisionnement en eau, en denrées alimentaires et en électricité.
4. Le fait que le travail sera effectué près de la capitale diminue en quelque sorte les difficultés de recrutement du personnel technique pour faire fonctionner le centre.

Enfin, pour des raisons de thérapie que nous décrirons plus loin, l'établissement de NDEBA dispose d'un terrain fertile de 30 hectares.

METHODES DE FONCTIONNEMENT

Le centre psychiatrique de NDEBA sera supervisé par un conseil d'administration, lequel représentera l'assemblée générale auprès du centre, car pour sensibiliser davantage les différentes autorités et l'opinion publique au problème de santé mentale, il a été créé à cette fin une association sans but lucratif. Le Gouvernement et les diocèses du Rwanda en font partie. Il en sera de même de certaines organisations nationales, telle la croix rouge Rwandaise, pouvant jouer un rôle dans l'amélioration des soins des malades mentaux.

Cette association nationale devra être affiliée à la Ligue internationale des Associations d'Aide aux Handicapés mentaux, laquelle constitue, par ses congrès et par les symposiums qu'elle organise sur d'importantes questions concernant la santé mentale, un nouveau forum international pour l'échange de connaissances sur les programmes nouveaux et leurs résultats.

Concernant le personnel technique, il est prévu 6 Frères de la Charité dont 3 s'occuperont de traitement médical, 2 seront affectés à l'ergothérapie et un seul assurera le service de secrétariat et de comptabilité. Ces Frères seront aidés par un groupe de 8 Assistants Médicaux formés dans les écoles de Kigali et de Butare. L'ensemble de ce personnel auxiliaire sera supervisé par un médecin psychiatre Randaie, actuellement en cours de spécialisation.

PHILOSOPHIE ET METHODES DE TRAITEMENT

Compte tenu de l'augmentation rapide des connaissances qui résulte de la recherche et de l'accumulation de l'expérience, les programmes de traitement des malades mentaux doivent être conçus de façon souple, surtout dans nos pays en voie de développement, afin de permettre l'essai et l'adaptation de méthodes nouvelles.

Au centre psychiatrique de NDERA, les méthodes d'activité ne seront pas d'ordre asilaire, mais devront s'orienter, avant tout, dans le sens de la prévention et du curatif. Un autre élément à ne pas perdre de vue est celui relevé par le Docteur T.A. Lambo, professeur de psychiatrie de l'Université d'IBADAN, sur la base d'une étude spéciale des institutions sociales traditionnelles parmi plusieurs groupements africains pour trouver le moyen le plus pratique de traiter le malade mental en Afrique. Ce savant a constaté, qu'il est nécessaire à cause de la nature essentielle des sociétés africaines et de leurs caractéristiques dynamiques, qu'un diagnostic indépendant de la position du psychiatre et suivi par une formulation de schémas de soins en accord avec la structure sociale soit l'attitude la plus réaliste.

Il n'est pas impossible que les responsables du Centre psychiatrique de NDERA, fassent appel, par exemple, aux services des guérisseurs traditionnels. En effet, l'un des traits habituels introduit dans le schéma de traitement du malade mental au Kigali par le Docteur Lambo et collaborateurs, est la collaboration non orthodoxe avec les guérisseurs traditionnels. Ce grand psychiatre et son école ont découvert, à travers leur longue expérience pratique en Afrique, qu'il est essentiel pour la compréhension scientifique de l'homme et de son entourage social, de travailler en collaboration étroite

avec d'autres disciplines et même d'établir une certaine forme de relation interprofessionnelle continue. A travers ces guérisseurs, on comprend mieux, semble-t-il, certains troubles de la psycho-dynamique et de la psychopathologie, et de la part des désordres psychiatriques survenant dans nos sociétés.

Dans le schéma envisagé au Centre de NDERA, on attachera ainsi, le personnel auxiliaire et les membres de leurs familles, les membres des familles des patients et les patients eux-mêmes, formeront un petit village communautaire, qui agira comme un tampon à l'égard des conflits et des pressions sociales, ce qui aboutira au résultat bénéfique de l'amélioration de l'état mental des patients.

Outre l'harmonisation des facteurs d'environnement comme condition essentielle de la guérison des malades mentaux, on accordera une même attention à la méthode de traitement par le travail. C'est l'ergothérapie; celle-ci sera surtout à caractère agricole (occupation d'environ 80 % de nos populations) et consistera en cultures vivrières et maraîchères, qui seront utilisées par les malades. Le petit élevage de basse-cour (volailles, lapins, moutons, chèvres, etc...) y sera également encouragé.

Malheureusement, certaines difficultés vont être posées par le traitement des cas chroniques, résistants à toute thérapie médicale, psychologique ou ergothérapique. Pour ces cas, aucune solution définitive n'est encore envisagée, surtout que nous ne disposons d'aucun exemple de comparaison tiré des pays voisins ou à développement comparable. Néanmoins, d'aucuns pensent qu'il faudra avoir recours aux organisations communales pour promouvoir la création de petits quartiers où seront groupés les cas chroniques sous la surveillance constante d'une travailleuse sociale. Dans de telles conditions, diverses organisations nationales (mouvements de scoutisme, Croix rouge, etc...) pourront favoriser, à titre bénévole, l'épanouissement des malades mentaux en organisant des groupes de jeux, des programmes récréatifs ou des ateliers protégés.

L'achèvement des malades vers le centre de NDERA ainsi que le retour des patients dans leurs familles après le traitement constitue un problème qui sera entièrement sous la dépendance des autorités du Centre. Un petit bus devra être affecté au centre pour ces différents voyages selon un programme préétabli. A ce sujet, une étroite collaboration entre le Centre et les différents hôpitaux du pays facilitera considérablement la tâche.

EDUCATION ET INFORMATION DU PUBLIC EN MATIERE DE SANTE MENTALE

Il importe, pour commencer que le grand public soit mis au courant des problèmes et des besoins des malades mentaux, tant enfants qu'adultes. Une telle information pourra être entreprise et soutenue par les différentes formations médico-sociales (Centres de Santé, Dispensaires, Centres nutritionnels, Centres sociaux...) du pays.

Les succès des efforts qui seront déployés en faveur des malades mentaux dépendra largement de la coopération du grand public. Pour atteindre le degré d'acceptation voulu, il faudra combattre nombre de préjugés, notamment en ce qui concerne la ségrégation des malades mentaux et leur maintien dans le milieu familial. Il faut aussi que les pouvoirs publics puissent être convaincus, que le bénéfice des services d'assistance sociale et des mesures de protection sociale organisées pour l'ensemble de la population, doit être étendu aux malades mentaux dans la mesure du possible. Or, cela ne se fera que si le public est prêt à accepter l'absence de ségrégation.

Les principales questions dont il convient d'informer le public à l'heure actuelle sont la prévention, le traitement et l'éducation des malades mentaux, la possibilité de travail de ces malades en milieu normal et la nécessité de les maintenir au sein de leur famille dans toute la mesure du possible.

IMPORTANCE DU CENTRE DE NDERA POUR LA FORMATION DU PERSONNEL

Pour pouvoir apporter une contribution utile à l'œuvre de santé mentale, le médecin praticien doit avoir appris à reconnaître l'importance des rapports personnels qu'il noue avec ses malades et savoir comment les processus collectifs, la structure sociale et l'activité des institutions influent sur le moral de la population et, en fin de compte, sur la santé mentale des individus. A cet égard, les stages organisés au Centre de Ndera seront très utiles, car le stagiaire médecin ou assistant médical, aura affaire aussi bien à des malades hospitalisés qu'à des malades ambulatoires, afin de pouvoir se familiariser avec une grande variété de cas et de situations.

Il est d'autre part du plus haut intérêt que le stagiaire, chaque fois que la possibilité s'en présentera, suive des conférences pendant un certain temps. Il serait bon en outre que le stagiaire assiste à des séances de psychothérapie de groupe pour pouvoir se faire une idée de cette méthode de traitement.

ROLE DES ORGANISATIONS INTERNATIONALES

Dès la mise en route du fonctionnement de NDERA, l'autorité compétente aura tout intérêt à faciliter la liaison entre le Centre et certaines organisations internationales qui s'inté-

ressent à la question. Etant donné ses vastes incidences, la santé mentale intéresse de nombreuses organisations internationales autres que l'O.M.S. A l'O.N.U., le groupe de la réadaptation et la section des services de protection sociale détiennent une égale activité dans ce domaine, et à l'O.I.T., le département des ressources humaines étudie les problèmes de formation professionnelle et ceux que pose l'emploi des malades mentaux.

L'UNESCO s'intéresse à l'aspect éducatif de la question dans le cadre d'un programme de plus large envergure relatif aux enseignements spéciaux.

Le FISE a récemment revisé sa politique antérieure, qui consistait à exclure de ses activités les enfants diminués mentalement et il se propose d'exercer une action en ce sens. Des représentants de l'Organisation des Nations Unies et des institutions spécialisées qui s'intéressent à ce domaine participent chaque année à Genève à une réunion spéciale inter-institutions sur la réadaptation des handicapés. Tous ces différents organismes peuvent être d'un réel secours pour développer le Centre de NDERA.

En résumé, le problème de la santé mentale se pose dans tous les pays y compris ceux en voie de développement.

Des études faites dans certains pays africains permettent d'attribuer une origine infectieuse à une proportion relativement élevée de cas. Par ailleurs, de nombreux cas d'atteinte modérée paraissent imputables à une malnutrition grave durant la première enfance. Enfin, un pourcentage non négligeable de cas sont attribuables à l'alcoolisme et à l'adaptation au milieu environnant sujet à de rapides transformations.

Dans l'ensemble, l'opinion publique est peu avertie de ces questions et pour l'instant les moyens indispensables pour diagnostiquer les cas et diriger le traitement font matériellement défaut. Et pourtant de plus en plus, le problème des malades mentaux ne cesse de s'accroître et touche déjà un pourcentage significatif de nos populations.

Il est très heureux de constater qu'ici chez nous, les pouvoirs publics en ont pris conscience à temps par la création d'un Centre psychiatrique dont l'importance n'est plus à démontrer. En effet, le Centre de NDERA va permettre :

1. d'établir, à la longue, un schéma thérapeutique approprié qui aura tenu compte du contexte social du pays;
2. de faire des enquêtes épidémiologiques plus élaborées pour une juste appréciation du poids que les maladies mentales font peser sur la santé de la population Rwandaise;

3. de perfectionner nos étudiants de la Faculté de Médecine et spécialiser le personnel auxiliaire (assistants médicaux et infirmières) en soins psychiatriques.

C'est pourquoi il faut féliciter vivement les promoteurs de ce projet vu l'intérêt qu'il présente pour notre pays dans le domaine médico-social et scientifique.

S. BUTERA

Bibliographie

1. L'information psychiatrique : 5ème série, No 8 octobre 1964. Epinay-sur-Orge.
2. OMS : Cahiers de Santé publique No 9 : l'enseignement de la psychiatrie et de l'hygiène mentale.
3. Bonaventure MUREMANGANGO : Communication personnelle.
4. Convention entre le Gouvernement Rwandais et la Congrégation des Frères de la Charité. Secrétariat missionnaire des Frères de la Charité. Rue de Strop, 127, Gand (Belgique).
5. Information psychiatrique. Vol. 44, No 10, décembre 1968 - Lyon.
6. La psychiatrie dans le monde. Annexe au traité de psychiatrie clinique. Encyclopédie médico-chirurgicale. 18, rue Serpenter - Paris - 1955.
7. O.M.S. Chronique Vol. 18, No 5, mai 1964.
8. O.M.S. Série de rapport technique. Enseignement de la psychiatrie et de l'hygiène mentale aux étudiants en médecine 1961 (No 208).
9. O.M.S. Série de rapport technique. Organisation des Services pour arriérés mentaux 1968 (No 392).



Vous connaissez DIALOGUE . . .

DIALOGUE vous plaît . . .

alors, faites connaître DIALOGUE

à vos amis

DIALOGUE paraît tous les deux mois. Conditions d'abonnements sur la couverture. DIALOGUE B.P. 572 Kigali

